

LA  
TIREUSE DE CARTES

DRAME

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Porte-St-Martin  
le 22 décembre 1850

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

- DIÉGARIAS**, drame en cinq actes, en vers, } joué au Théâtre  
**LA CHUTE DE SÉJAN**, drame en cinq actes, en vers } Français.
- ANDRÉ GÉRARD**, drame en cinq actes, en prose, }  
**LES GRANDS VASSAUX**, drame en trois époques, } joué au Théâtre  
en prose, } de l'Odéon.
- RICHARD III**, drame en cinq actes, en prose, }  
**LES NOCES VÉNITIENNES**, - drame en cinq actes, } joué au Théâtre  
en prose, } de la  
**LE FILS DE LA NUIT**, drame en prose, en trois } Porte-Saint-  
journées et un prologue ou deux tableaux, } Martin.
- LE PALETOT BRUN**, comédie en un acte, en prose }  
**L'ARGENT DU DIABLE**, comédie en trois actes, jouée au Théâtre  
des Variétés.
- LE MARTYRE DU COEUR**, drame en cinq actes, en prose, joué au  
Théâtre de l'Ambigu-Comique.

5

LA

# TIREUSE DE CARTES

DRAME

EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE, EN PROSE

PAR

VICTOR SÉJOUR

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE, 2, BIS

1860

— Tous droits réservés —



76139

## PERSONNAGES DU PROLOGUE

RUTCHIONI. . . . .	MM. VANNOY.
GÉDÉON BEN-MEÏR. . . . .	CHARLY.
UN MÉDECIN. . . . .	E. CAPON.
GÉMÉA. . . . .	M <sup>mes</sup> MARIE-LAURENT.
MARTHE. . . . .	CORNÉLIE.
LA PINSONNETTE. . . . .	DARTY.
OTTAVIO, garçon de 5 ans. . . . .	ESTHER.

La scène se passe à Bisagno, en 1728.

## PERSONNAGES DE LA PIÈCE

RUTCHIONI. . . . .	MM. VANNOY.
OTTAVIO SALVIATI, comte Doriani. . . . .	LARAY.
FRIGOLINI. . . . .	BOUSQUET.
FRIMAGOUSTE. . . . .	MERCIER
CASTARA. . . . .	CALISTE.
LUPPO *. . . . .	JOSSE.
PREMIER MÉDECIN. . . . .	BORSAT.
DEUXIÈME MÉDECIN. . . . .	ALEXIS-LOUIS.
TROISIÈME MÉDECIN. . . . .	E. CAPON.
GÉMÉA. . . . .	M <sup>mes</sup> MARIE-LAURENT.
PAULA. . . . .	LIA-FÉLIX.
BIANCA. . . . .	SUZANNE-LAGIER
LA PINSONNETTE. . . . .	DARTY.
CATARINA. . . . .	LAGRANGE.
THÉRÈSE. . . . .	MORIN.
UNE JEUNE FILLE. . . . .	CAMILLE.

FEMMES, HOMMES, MOINES, PEUPLE.

La scène se passe à Gènes, en 1745.

\* Une sorte d'idiot, baragouinant un patois italien quelconque. Ce type est de l'invention de M. JOSSE.

*L'Ami de la religion* et *la Gazette de France*, avec le même éclat et la même violence de style, sinon avec la même fermeté de logique, ont, tour à tour, attaqué *la Tireuse de cartes*. Pour l'un, c'est une œuvre diabolique; pour l'autre, une chose infime. Tous deux s'entendent pour douter de mon salut.

Je desire m'expliquer. On me permettra de ne parler qu'en mon nom et d'accuser ma pensée le plus nettement que je le pourrai.

Ai-je voulu, en écrivant *la Tireuse de cartes*, faire un plaidoyer en faveur de la famille Mortara? évidemment oui; ai-je cherché une sorte de pamphlet contre le pape ou le clergé, contre le christianisme, qui est ma foi, ou contre le catholicisme, qui est mon culte? évidemment non. Mais je suis homme; je suis de ceux qui font pivoter l'humanité sur la base sacrée de la famille, qui placent le père sous la main de Dieu.

On a le droit de parler haut quand on défend le foyer ou-

fragé : appuyé sur l'enfant, cette touchante et grande chose de la vie ; secondé par le père, le plus auguste des pouvoirs ; béni par la mère, la plus glorieuse émanation de Dieu !

Le pape, l'homme saint, l'homme sacré, l'homme béni, peut-il être l'avant-garde d'une cruauté ? La croix qu'il tient n'est-elle pas le symbole de la fraternité ? le siège qu'il occupe n'est-il pas le refuge de la justice ? Pourquoi abriter derrière cette suprême manifestation du droit divin d'inutiles et mesquines persécutions ? pourquoi faire descendre cette sainteté dans l'arène, au milieu des protestations du droit, mêlé avec les frémissements de la conscience publique soulevée ?... Ne sentez-vous pas qu'en plein dix-neuvième siècle, c'est au moins une maladresse ? ne sentez-vous pas que le drapeau que vous agitez peut être compromis dans une défaite, et n'être jamais glorieux après une victoire.

Je ne suis pas un homme politique, je ne suis qu'un homme de sentiment. Mais le cœur peut aussi avoir ses révélations ; il peut s'élever à la clairvoyance de l'idée. Que de problèmes seraient peut-être résolus, si on l'écoutait ! Vous enlevez un enfant à son père, et je dis : C'est horrible ! vous l'arrachez des bras de sa mère, et je dis : C'est monstrueux !... monstrueux pour eux, monstrueux pour vous. La famille, c'est la société en petit ; l'humanité, c'est l'État en grand. Toucher à l'une est un danger, toucher à l'autre est un crime. Tout se tient dans l'implacable série des faits sociaux. En approuvant cet attentat au droit paternel, en acceptant au nom du chef de l'Église cette violation du territoire de la fa-

mille, n'est-ce pas mettre en question l'infailibilité même du pape, et justifier la discipline sociale qu'on voudrait lui imposer?...

Le pape est le père des fidèles, comme le père est le pape de ses enfants. Réfléchissez. L'intolérance est mauvaise conseillère; je dirai plus, elle est fatale. Les intolérants sont frappés d'avance par Dieu, hommes et peuples; les peuples surtout: l'Italie se mourait hier, l'Espagne s'en ira peut-être demain, elles se débattent dans la fatalité de leur passé. Tout est confusion dans leur droit, tout est trouble dans leur autorité; le monde les regarde sans les comprendre. Enfin, dans un remaniement profond et définitif, que deviendraient ces deux peuples de l'inquisition, qui cherchent leur propre conscience dans la conscience des autres et vacillent au double tressaillement de l'Europe: la tentation du despotisme et l'entraînement de la liberté?

V. S.



# LA TIREUSE DE CARTES

---

## PROLOGUE

Une grande salle chez Géméa. Des ballots de marchandises empilés à droite et à gauche. Un escalier à droite, conduisant à l'appartement supérieur; une fenêtre au fond, en pan coupé, ouverte et laissant voir au balcon d'en face derrière des fleurs grimpantes, la Pinsonnette assise et cousant. Portes au fond, portes latérales. Un berceau.

## SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, OTTAVIO, LA PINSONNETTE.

(Marthe est assise à gauche; elle est en train d'habiller l'enfant. La Pinsonnette coud en chantant.)

OTTAVIO.

Ma petite sœur Noémi ne reviendra donc plus?

MARTHE, à part.

Noémi! (Regardant le berceau.) Ce berceau vide me fait l'effet d'une tombe! (Elle va fermer les rideaux du berceau; allant à la fenêtre :) Dépêche-toi, la Pinsonnette!

LA PINSONNETTE, de son balcon.

Ça va être fait. (Elle reprend sa chanson. Marthe achève d'habiller son fils.)

OTTAVIO.

J'amaï bien Noémi, moi.

MARTHE.

Appelle-la Paula maintenant.

OTTAVIO.

Pourquoi?... — Je m'ennuie de ne point la voir.

MARTHE.

Bavard l...

OTTAVIO.

Pourquoi m'habilles-tu... Il y a donc deux dimanches dans la semaine cette fois ?

(Marthe ne répond pas. — Entre Rutchioni.)

## SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, RUTCHIONI.

RUTCHIONI, au fond, montrant la Pinsonnette.

Une prima-donna !... Elle a une façon d'égréner ses notes qui vous fait grimper quatre à quatre les escaliers.

OTTAVIO, se retournant.

Tiens... Qu'est-ce que tu fais donc là?...

MARTHE.

C'est vous, monsieur Rutchioni?...

RUTCHIONI.

Moi-même, belle commère... (Jetant un coup d'œil du côté de la Pinsonnette.) Une fauvette parmi des fleurs !... (A Marthe.) Comment va cette santé?...

MARTHE.

Bien.

RUTCHIONI, prenant le menton à Ottavio.

Et toi, Rodomont?... (A part.) Elle m'a regardé du coin de l'œil. — Cette rue est si étroite qu'on n'aurait qu'à jeter une planche d'une fenêtre à l'autre... (A Marthe.) A-t-on quelque chose à louer ici, dame Marthe... Oh ! moins que rien... quatre pieds carrés, avec une fenêtre sur la rue?...

MARTHE.

Non... (A Ottavio.) Va jouer maintenant.

RUTCHIONI, à Ottavio.

Comme nous voilà beau !...

OTTAVIO.

Je vais monter chez la Pinsonnette, veux-tu, mère?...

## PROLOGUE

3

RUTCHIONI.

La Pinsonnette?... un joli nom!...

OTTAVIO.

Petite mère l'appelle ainsi, parce qu'elle chante toujours.

RUTCHIONI.

Viens, je vais t'y conduire.

OTTAVIO.

Non, à cheval sur ton dos.

RUTCHIONI.

Et fouette cocher!... Ça me va, monte!

MARTHE.

Ottavio!

OTTAVIO.

Je veux voir s'il sait courir.

RUTCHIONI.

Dix lieues à l'heure... monte, monte!...

MARTHE, à Ottavio.

La Pinsonnette va venir, laisse-nous, j'ai à parler à monsieur.

OTTAVIO.

Comme ça se trouve... La première fois qu'il m'amuse!... (il sort.)

## SCÈNE III

RUTCHIONI, MARTHE.

RUTCHIONI.

Un bel enfant que vous avez là, dame Marthe... et une jolie voisine.

MARTHE, rangeant les effets d'Ottavio dans une malle.

Une voisine de trois jours, mais une ancienne connaissance... Elle est de mon pays.

RUTCHIONI.

Fraîche comme un lis, gaie comme un oiseau... A-t-elle des ailes de papillon, cet ange?...

MARTHE.

Elle est sage.

RUTCHIONI.

Oiseau du bon Dieu!... On va ainsi à tire-d'aile en paradis, mais on désespère son prochain. (A part.) Elle n'en a pas l'air, pourtant. (Haut.) Vous faites vos malles?...

MARTHE.

J'envoie Ottavio à son père.

RUTCHIONI.

A Salviati?... Je le croyais en mer... N'est-il pas contre-maitre à bord du *Jupiter*?...

MARTHE, rangeant.

*Le Jupiter* ne part que ce soir. La Pinsonnette conduira Ottavio à son père.

RUTCHIONI.

Voulez-vous que je les accompagne... Ma journée est libre, je vous la donne?

MARTHE.

J'agirai sans façon avec vous, monsieur Rutchioni.

RUTCHIONI.

Je suis à vos ordres.

MARTHE.

Bien. Vous irez au couvent de l'Annonciade...

RUTCHIONI, à part.

Ah! diable! je suis pincé!...

MARTHE.

Vous remettrez à la supérieure une robe pour Paula et une petite médaille que je vais vous chercher... — Chère enfant!... (S'arrêtant, à Rutchioni.) On ne tient pas dix-huit mois entre ses bras et sur son cœur un pauvre petit être qui vous a embrassé et souri, sans s'y attacher, allez!... J'aime à le dire, à le répéter, car mon excuse est là.

RUTCHIONI.

Là?... où serait la mienne, alors?... Notre excuse, dame

Marthe, est dans l'action même que nous avons faite. Arracher à des païens, à des hérétiques...

MARTHE.

N'en dites pas de mal! — Je suis entrée chez eux comme nourrice moins par cupidité qu'en souvenir des services qu'ils m'ont rendus... enfin, je les aime... — Mon cœur de mère, d'ailleurs, me condamne, si l'âme de la chrétienne m'absout.

(Ottavio revient en faisant l'exercice.)

OTTAVIO.

En avant, marche!... Ran, plan, plan... (A Rutchioni.) Tu es encore là, monsieur? Ran plan plan... plan plan...

MARTHE, à Rutchioni.

Je vais chercher la médaille. (A la Pinsonnette, en passant.) Dépêche-toi, on attend.

LA PINSONNETTE, se levant.

Voilà! voilà!... (Elle rentre chez elle. — Marthe disparaît.)

## SCÈNE IV

RUTCHIONI, OTTAVIO.

RUTCHIONI.

Tu connais donc la Pinsonnette?

OTTAVIO.

Mais oui, puisque c'est l'amie de petite mère... Ran, plan, plan...

RUTCHIONI, le retenant.

Elle vit seule?

OTTAVIO.

Eh! oui, puisqu'elle est orpheline... Sais-tu ce que c'est que d'être orpheline, toi?... Oh! non, tu es trop grand... C'est de ne pas avoir sa petite mère près de soi.

RUTCHIONI.

Elle a peut-être des frères... un cousin... un tout petit cousin à moustaches?...

Pourquoi faire? OTTAVIO.

Pas plus grand que ça?... RUTCHIONI.

Veux-tu que j'aïlle le demander à maman? OTTAVIO.

Non. RUTCHIONI.

J'y vais! OTTAVIO.

Veux-tu bien rester! — Com neat te portes-tu?... RUTCHIONI.

OTTAVIO.

Tu m'ennuies. (On entend la Pinsonnette chanter dans l'escalier, Ottavio court au-devant d'elle.)

## SCÈNE V

RUTCHIONI, OTTAVIO, LA PINSONNETTE.

RUTCHIONI, à part.  
Ravissante de loin, agaçante de près.

OTTAVIO.  
La Pinsonnette, n'est-ce pas que tu n'as pas de frère?...

LA PINSONNETTE.  
Non... pourquoi?...

OTTAVIO.  
Ni de cousin?...

LA PINSONNETTE.  
Non plus... Mais pourquoi donc?...

OTTAVIO, à Rutchioni.  
Là... Es-tu content?...

RUTCHIONI, las.  
Tais-toi!...

OTTAVIO.

Il ne sait pas ce qu'il veut... Il me dit de me faire maintenant !...

LA PINSONNETTE, l'embrassant.

Préviens ta mère que je suis là... (Ottavio sort.)

RUTCHIONI.

Un baiser qui m'a tout l'air d'un remerciement.

## SCÈNE VI

RUTCHIONI, LA PINSONNETTE.

RUTCHIONI.

Il ne m'a trahi qu'à moitié, le petit vaurien. Je voulais... vous aller voir ?

LA PINSONNETTE.

Ma porte ne s'ouvre qu'à mes amis.

RUTCHIONI.

Je me grille au soleil depuis trois jours à vous regarder... Les chiens se jettent dans mes jambes, qu'ils prennent pour des bornes... et les enfants me rient au nez de ce qu'ils me croient fou.

LA PINSONNETTE.

Vous l'êtes peut-être ?...

RUTCHIONI.

De vous, c'est certain.

LA PINSONNETTE.

Aimable passe-temps de regarder des jeunes filles au soleil !... Vous n'avez donc pas d'état ?

RUTCHIONI.

J'en cherche un, où je n'aurai rien à faire.

LA PINSONNETTE.

Continuez, vous m'amusez.

RUTCHIONI.

Je vous dirai le reste, en vous reconduisant.

LA PINSONNETTE.

L'homme que je choisirai pour mari m'offrira son bras et franchira seul le seuil de ma porte.

RUTCHIONI.

Pourquoi ne serait-ce pas moi ?

LA PINSONNETTE.

Je recevrai trois fois mon fiancé : la première, en récompense de son amour ; la seconde, le jour du contrat ; la troisième, pour aller à l'église.

RUTCHIONI.

Ce n'est pas assez ! (Marthe revient. La Pinsonnette lui remet un petit paquet.)

## SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, MARTHE.

MARTHE, à la Pinsonnette.

Je suis à toi, mon enfant... (A Rutchioni.) Voici !... (Elle lui remet le paquet et une médaille.) Vous embrasserez Paula pour moi.

RUTCHIONI.

Fort bien ! (Saluant.) Belles dames !... (Rat à la Pinsonnette en passant.) Charmante, charmante ! (il sort.)

## SCÈNE VIII

MARTHE, LA PINSONNETTE.

LA PINSONNETTE.

Un vrai bohème, je parie. Il a l'air d'un sacripant heureux. Comment se nomme-t-il ?

MARTHE.

Rutchioni. (Achevant la malle.) Passe-moi les chemises... — Ainsi, ma Pinsonnette, je puis toujours compter sur toi ?

LA PINSONNETTE.

Quelle question ! (Pinoucttant.) Regardez plutôt... toutes voiles dehors, et prête à partir !... J'ai profité de l'occasion pour me faire belle.

MARTHE.

Et tu as réussi... — Ainsi, c'est bien entendu, bien convenu, ma bonne Pinsonnette, que tu ne confieras Ottavio...

LA PINSONNETTE.

Qu'à son père, ou je vous le ramène. — Mais là, vrai, comment pouvez-vous vous en séparer?... Ce n'est pas, Dieu me pardonne, pour vous consacrer uniquement à votre nourrisson... une méchante petite juive que vous aimez trop déjà !

MARTHE.

Ma fille est morte, j'ai reporté sur sa sœur de lait toute la tendresse que j'aurais eue pour elle. On n'aime jamais trop ces petits êtres.

LA PINSONNETTE.

Sa mère ne pense pas comme vous.

MARTHE.

Tu te trompes, elle l'adore.

LA PINSONNETTE.

Elle ne l'a pas moins plantée là pour courir à Naples, à la recherche d'une succession... — Je répète ce qu'on dit... — oui, à Naples, le mari et la femme, au chevet de mort d'un oncle millionnaire... — En attendant, leur fille a failli mourir ; et sans vous, ils l'auraient retrouvée sous terre.

MARTHE.

Sans l'intervention de Dieu, mon enfant.

LA PINSONNETTE.

De Dieu?...

MARTHE.

Paula a été mourante pendant trois jours, tu le sais. Elle avait eu la fièvre ; puis les convulsions. Les médecins l'avaient abandonnée. Il faisait sombre, ce jour-là. Je me vois

encore, seule, sur cette chaise, avec cette petite sur mes genoux. Ses membres étaient tordus; ses yeux s'éteignaient. Écrasée par mon impuissance, je la regardais mourir sans même pouvoir pleurer. Je crois cependant que je priais. Oui, je priais!... Je devais prier, car je n'ai jamais désespéré!... — Les heures passaient!... — Je tournai machinalement les yeux vers mon petit Ottavio, qui dormait. A son cou pendait une médaille de la Vierge... cette médaille semblait m'attirer... Je la pris, et la posai sur le cœur de la pauvre agonisante... Oh! joie! ce cœur qui ne battait presque plus, s'anime... ces lèvres glacées s'agitent... un sourire d'ange éclaire ce visage d'enfant mort... C'était la vie qui revenait!... Comme une inspiration du ciel, je plongeai la main dans une coupe et signai l'enfant en prononçant les saintes paroles... J'achevais à peine, qu'elle ouvrit ses yeux et pencha sa petite tête blonde vers moi, comme pour me remercier... Te dire l'élan de mon âme vers Dieu, c'est impossible : je voyais le miracle... je le touchais!... — Il faut, me suis-je dit, qu'on sanctifie mon œuvre!... Le couvent de l'Annonciade était à côté, j'y cours!

LA PINSONNETTE.

Oh!

MARTHE.

En sortant, j'avise un homme étendu au soleil en face de ton balcon. — Venez! lui criai-je, en lui saisissant le bras. Il se leva et me suivit : dix minutes après, l'œuvre de régénération était accomplie. On avait donné le nom de Paula à l'enfant; Rutchioni, — l'homme que j'avais amené, — était le parrain, moi, la marraine!...

LA PINSONNETTE.

Vous avez osé cela?

MARTHE.

Je sens à cette heure toute la portée de mon acte : Paula, devenue chrétienne, ne pouvait être élevée que par des chrétiens!

LA PINSONNETTE.

Achevez?

MARTHE.

Elle n'est plus ici!

LA PINSONNETTE.

Malheureuse! qu'avcz-vous fait?

MARTHE.

Mon devoir.

LA PINSONNETTE.

Où est Ottavio, que je l'emmène!

MARTHE.

Tu vois, tu es plus inquiète et plus pâle que moi, maintenant.

LA PINSONNETTE.

Mais les parents?...

MARTHE.

Le père me tuera peut-être, mais il souffrira moins : la fièvre qui le ronge ne lui a laissé que des colères soudaines.

LA PINSONNETTE.

Mais Géméa?...

MARTHE.

C'est autre chose : c'est une âme!... quand je pense à son désespoir, j'ai presque horreur de moi-même. Elle travaille pour vivre, la pauvre femme..., elle colporte ses marchandises de Bisagno à Gênes, de Gênes à Turin... Un rude métier, va!... et désormais, quand elle rentrera chez elle, elle ne trouvera même pas le sourire de sa fille pour se reposer!... (Montrant le berceau.) Je l'ai vue passer là des nuits entières à regarder cette enfant dormir. Elle se pétrifiait dans sa tendresse, de peur de l'éveiller. Accroupie ainsi auprès de ce berceau, l'œil flamboyant de lueurs fauves, ce n'était ni la mère ni la femme, c'était une louve!...

LA PINSONNETTE.

Vous me faites frémir!... Et cette femme, cette louve, comme vous l'appellez, vous lui avez pris sa fille, et vous l'attendez?...

MARTHE.

Oui.

LA PINSONNETTE.

Que leur direz-vous?...

MARTHE.

La vérité.

LA PINSONNETTE.

La vérité!... mais dites-leur au moins qu'elle est morte?...

MARTHE.

Je mentirais.

LA PINSONNETTE.

Je ferai ce mensonge, moi, le voulez-vous?...

MARTHE.

Je serais ta complice par mon silence.

LA PINSONNETTE.

Alors, partez!

MARTHE.

Je ne livrerai pas leur maison au pillage.

LA PINSONNETTE.

Mon Dieu! mais c'est de la folie, dame Marthe!... mais votre lait en remontant peut vous tuer!... mais, dans votre état, toute émotion vous serait fatale!... Ah! réfléchissez, réfléchissez!

MARTHE.

Ma vie est entre les mains de Dieu!

LA PINSONNETTE.

La mort, ce ne serait rien encore... mais on peut perdre la raison?...

MARTHE.

Je me dominerai.

LA PINSONNETTE.

Qu'en savez-vous?...

MARTHE.

J'essayerai du moins... — Allons, occupons-nous d'Ottavio... (Appelant de la fenêtre.) Pietro! (visitant la malle.) Oui, tout y est!... (À Pietro qui paraît.) Descendez cette malle... la Pinsonnette la prendra en passant. (Pietro emporte la malle.)

MARTHE, à la Pinsonnette.

J'ai loué la carriole au père Juan... tu la trouveras en bas!... — Ah!... — Tu diras à Salviati que j'irai le voir demain, mais pas un mot de plus, il s'inquiéterait. (Appelant.) Ottavio! (Ottavio accourt, elle le prend dans ses bras et le couvre de baisers.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, OTTAVIO.

Mon enfant!

MARTHE.

Pourquoi m'embrasses-tu si fort?

OTTAVIO.

Pour rien!

MARTHE.

Tu pleures?...

OTTAVIO.

Du tout!

MARTHE.

OTTAVIO.

Que c'est mal .. tu me recommandes de ne pas mentir, et tu mens!...

MARTHE, à la Pinsonnette.

Emmène-le! emmène-le!

OTTAVIO.

Mais où donc?...

LA PINSONNETTE.

A ton père!

OTTAVIO.

Je verrai sa frégate?...

LA PINSONNETTE.

Oui!

OTTAVIO.

Alors, viens, viens vite. (Il l'estraîne.)

## SCÈNE X

MARTHE, seule.

C'est fini!... Je suis seule!... Comme cette maison en désordre répond à ma pensée! — Oui, bien seule!... Je nie plains!... et

cette pauvre mère qui va venir... (Passant la main sur son front.) Ah! mon Dieu! (Ramassant les effets de l'enfant.)—Ce bonnet... ces souliers... Ce seront des reliques plus tard!... elle les trouvera dans ce berceau vide!... (Elle les met dans le berceau.) On monte!... ce sont eux, sans doute!... Non, c'est Rutchioni!... Ah! tant mieux... on respirait la mort ici!... (Entre Rutchioni.)

## SCÈNE XI

MARTHE, RUTCHIONI.

MARTHE.

Avez vous vu Paula?

RUTCHIONI.

Je suis heureux de ne m'être pas trop attaché à elle.

MARTHE.

Pourquoi cela?

RUTCHIONI.

Voyez-vous, dame Marthe, il y a des gens condamnés à vivre de toute éternité, comme des bêtes, au hasard, dans la fatalité de leur isolement. S'ils ont faim, ils mettent les pattes sur quelque chose et mangent; si on les taquine, ils allongent les griffes et tapent. Cette petite, rien qu'en me regardant, aurait fait de moi un vrai homme. J'aurais pu me dévouer à elle. Mais, bonsoir!... on lui a mis des ailes, et elle s'est envolée.

MARTHE.

Que voulez-vous dire?...

RUTCHIONI.

La supérieure a bien fait et vite fait les choses. — C'est une brave femme, pourtant. Je l'ai trouvée dans le dortoir avec Paula entre ses bras... Elle allait, elle venait, elle grommelait... c'était risible... elle la secouait comme un prunier pour apaiser ses cris.

MARTHE.

Paula souffrait?

RUTCHIONI.

Tout à coup, elle se retourne, me glisse l'enfant entre les mains, et disparaît.

MARTHE.

Où allait-elle ?

RUTCHIONI.

Vous voyez mon embarras. Je me mets à grommeler à mon tour. Mais la petite me reconnaît et sourit... Je m'y attendais si peu que je fonds en larmes de joie... Est-ce bête, hein ?... Enfin, j'étais son parrain, je pouvais bien pleurer un peu... Je crois même que je lui expliquais la chose, quand elle ferma les yeux et s'endormit.

MARTHE.

Mais la supérieure ?...

RUTCHIONI.

Elle revint suivie d'une dame... — Une grande dame, s'il en faut juger par son air... — un voile épais cachait ses traits. — On me prit l'enfant et l'on me fit signe de m'éloigner. Dans un lieu saint, je commence toujours par obéir. Mais bientôt je rentrai... la supérieure était seule dans un coin, toute rayonnante.

MARTHE.

Et Paula ?

RUTCHIONI.

« Et Paula ? lui dis-je. — Sa mère adoptive l'a emportée, me répond-elle... elle a juré de l'aimer comme sa fille et de l'élever dans la religion chrétienne. »

MARTHE.

Emportée !... et où cela ?

RUTCHIONI.

C'est un secret, à ce qu'il paraît.

MARTHE.

C'est impossible !...

RUTCHIONI.

J'ai eu la même idée : « C'est impossible ! » me suis-je crié... et pour donner plus de force à mon étonnement, je l'ai accompagné du meilleur juron que j'ai pu trouver... mais la supérieure s'est redressée comme si un serpent l'avait mordue...

elle me montra la porte... J'étais si honteux, que je me suis glissé dehors comme un zéphir, et me voilà ! (A Marthe, qui met son manteau.) Où allez-vous ?

MARTHE.

Au couvent de l'Annonciade!... Je n'ai consenti à me séparer de Paula qu'à la condition que je la reverrai!... Puis, sa mère qui va revenir!... que lui répondrai-je?... Vous voyez bien que c'est impossible !

RUTCHIONI.

Un instant!... Voilà trente écus que la dame a laissés pour le parrain et pour la marraine : quinze pour le parrain que voici... (Il les fourre dans sa poche.) et quinze pour la marraine que voilà !

MARTHE.

Merci, gardez-les!... (Elle sort.)

## SCÈNE XII

RUTCHIONI.

C'est une brave femme!... Je n'ai pas de ces délicatesses-là, moi, mais je les comprends... en ce moment surtout. — (Faisant sonner l'argent.) — C'est quinze écus de plus et cinq jours de misère de moins!... Je suis en avance... la Providence a le temps de faire un tour ailleurs. (Entre la Pinsonnette.)

## SCÈNE XIII

RUTCHIONI, LA PINSONNETTE.

LA PINSONNETTE.

Madame Marthe?...

RUTCHIONI.

Elle est au couvent de l'Annonciade; elle va revenir. Vous avez l'air bouleversée, mademoiselle?

LA PINSONNETTE.

Oh ! ce n'est rien... une espèce de vagabond, qui m'a insultée.

RUTCHIONI.

Où est-il, que je le tue?...

LA PINSONNETTE.

Non, restez ! — Il m'a dit une chose à laquelle j'aurais dû m'habituer : il m'a appelée... bâtarde!...

RUTCHIONI.

Ah!... Eh bien, nous avons cela de commun, la Pinsonnette, je suis aussi un enfant trouvé... trouvé et ramassé dans un champ, disent les uns... au coin d'une borne, affirment les autres... Mais les uns et les autres se souviennent qu'il faisait grand froid et que j'avais bien faim. Les mères qui abandonnent leurs enfants ne savent pas ce qu'elles font. Si ces pauvres petits mouraient, où serait le mal?... un trou et une prière, et l'on est quitte envers eux!... Mais, s'ils résistent à la mort, à la faim, au froid, à la charrette qui passe, à l'ivrogne qui tombe, au pavé qui roule, la bonne pâte d'hommes et de femmes désespérés que cela fait... De ces hommes qui n'ont personne à aimer, et qui haïssent... qu'on méprise, et qui se vengent... qu'on poursuit, et qui tuent!... — Le jour où l'on me pendra... — Cela peut arriver au plus honnête homme, — ma mère sera peut-être dans la foule, et applaudira peut-être des mains, sans se douter, la malheureuse, que c'est faite d'un sourire à son berceau ou d'un baiser qu'on en arrive souvent là. Pauvre femme! Pour cacher une faute, elle a engendré une légion de crimes!... Où êtes-vous née?

LA PINSONNETTE.

En France, à Paris, en 1712.

RUTCHIONI.

Moi, en Italie, dans les Apennins, entre Frasinone et Vtry, en 1706. Nous sommes frères de malheur, voici ma main!

LA PINSONNETTE.

Voici la mienne.

RUTCHIONI.

N'abandonne jamais tes enfants!...

(Marthe revient, elle est pâle et agitée.)

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, à la Pinsonnette.

Ottavio n'est pas avec toi, tant mieux!

LA PINSONNETTE.

Je l'ai remis moi-même à Salviati, qui m'a chargée de vous embrasser... (L'embrassant.) voilà... Ma commission est faite!

MARTHE, à part.

Je suis au moins rassurée de ce côté. (A Rutchioni.) Je sais où est Paula... je pourrai la voir... mais seule.

RUTCHIONI.

Ah!

MARTHE.

J'ai aussi juré, fussé-je en danger de mort, de ne jamais révéler le nom ni la demeure de la mère adoptive. Du reste, elle part dans un mois.

LA PINSONNETTE.

Vous pourrez dire que vous avez eu votre journée d'émotions. La juive revient, vous savez?

MARTHE.

Géméa ?...

LA PINSONNETTE.

Et Ben-Meir aussi... plus souffrant que jamais, à ce qu'il paraît... il se traînait au bras de sa femme sur son bâton ferré... Des marchands forains les ont rencontrés sur la route. Mais Géméa, impatiente de revoir sa fille, menaçait de prendre les devants pour arriver plus vite.

MARTHE.

Cela devait être.

LA PINSONNETTE.

L'oncle est mort, ils en ont hérité, ils sont riches à millions.

RUTCHIONI.

Ils se consoleront avec leurs écus.

MARTHE.

Vous ne croyez pas à la tendresse des mères?...

RUTCHIONI.

Lesquelles, celles qui abandonnent leurs enfants ou celles qui les vendent?...

MARTHE.

Taisez-vous !...

RUTCHIONI.

Sa mère était cartomancienne... Si elle lui a laissé sa science, elle retrouvera sa fille.

LA PINSONNETTE, à Marthe.

Nous pouvons rester, le voulez-vous?

MARTHE.

Non... cette journée est entre ma conscience et Dieu, entre cette mère et moi. J'ai besoin de me recueillir, retirez-vous.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XV

MARTHE.

Oui, entre ma conscience et Dieu !... J'ai cru entendre un ordre, j'ai obéi !... Si Dieu a commandé, je n'ai rien à craindre... Il me fera une égide de sa volonté... il apaisera, il consolera cette mère désespérée! — J'ai froid! — (Regardant autour d'elle.) Oui, tout est en ordre !... — (S'asseyant.) Si j'ai violé les lois divines Dieu me le fera comprendre en me châtiant. (Écartant.) Cette fois, c'est bien elle !... oui, c'est elle... je reconnais son pas fiévreux !... (Se croisant les bras en s'enveloppant dans son manteau.) Allons, tout sera décidé dans un moment. (Entre Géméa.)

## SCÈNE XVI

MARTHE, GÉMÉA.

GÉMÉA.

Bonjour, ma bonne Marthe !... (Otant sa cape de voyage.) J'ai de-

vancé mon mari... — J'aurais cru ne jamais arriver !... (Allant à elle.) Ma fille, comment va-t-elle ?

MARTHE.

Bien...

GÉMÉA.

La pauvre petite !... Elle dort ?... Oh ! sois tranquille, je ne ferai pas de bruit, je veux seulement l'embrasser !

MARTHE, la retenant.

Non !

GÉMÉA.

Au fait, je suis auprès d'elle, je peux bien attendre ! — Notre fille est riche... riche à millions, Marthe !... Son berceau, qui contient ma vie, ne contiendrait pas sa fortune !... Comme j'ai eu soif de la voir !... J'ai eu des frénésies de l'embrasser !... Tiens, je n'y résiste plus !... (Mouvement de Marthe.) Mais songe donc, voilà un grand mois que je ne l'ai vue !... M'a-t-elle appelée ?... m'a-t-elle cherchée ?... A-t-elle grandi ?... Je vais l'embrasser ! (Elle se dirige vers le berceau sur la pointe des pieds, en retenant son haleine.)

MARTHE, à part.

Pauvre mère !

GÉMÉA, écartant doucement les rideaux.

Elle n'y est pas !... Ah !... tu l'auras sans doute couchée dans mon lit... Tu as bien fait, il fait moins chaud là-haut !  
(Elle monte l'escalier et disparaît.)

MARTHE, à part.

Hélas !

GÉMÉA, revenant.

Elle n'y est pas non plus !... mais où est-elle donc ?... (Allant à Marthe en souriant.) Ah ! tu la tiens... tu la berces... méchante, donne-la-moi donc ?... (Elle écarte son manteau et recule en poussant un cri déchirant.) Ah ! elle est morte ?...

MARTHE.

Non...

GÉMÉA.

Non ?... et pourquoi es-tu si pâle ?...

Elle vit.

MARTHE, se levant.

GÉMÉA.

Mais regarde-moi, si tu veux que je te croie!...

MARTHE.

Elle vit, je vous le jure... mais...

GÉMÉA.

Dieu d'Israël! cette femme veut me préparer à un malheur!

MARTHE.

Elle est perdue pour vous!

GÉMÉA.

Perdue pour moi?...

MARTHE.

J'ai dû la sauver!...

GÉMÉA.

Elle a donc été en péril?...

MARTHE.

A la mort!...

GÉMÉA.

Ma fille?...

MARTHE.

Condamnée, abandonnée par les médecins!

GÉMÉA.

Et tu l'as sauvée?...

MARTHE.

Non!... Dieu!

GÉMÉA.

Comme toujours, tu cherches à amoindrir ton dévouement!... Ah! tais-toi!... Laisse-moi te remercier!... tu es bien sa seconde mère!... Tu étais là, toi... tu l'as soignée... tu as mis ton cœur à la place de la science, et tu l'as arrachée à la mort... Oh! sois bénie, sois bénie!... mais où est-elle?...

MARTHE.

Dieu seul pouvait opérer un miracle, je l'ai invoqué.

GÉMÉA.

Quel Dieu?

MARTHE.

Le vrai Dieu, le mien.

Pour une juive?...  
GÉMÉA.

Elle ne l'est plus!  
MARTHE.

Ma fille?..  
GÉMÉA.

Elle est chrétienne!  
MARTHE.

Ma fille?..  
GÉMÉA.

J'ai dû conjurer la mort, je l'ai fait!  
MARTHE.

Ma fille est chrétienne?..  
GÉMÉA.

J'ai sauvé l'âme en sauvant le corps!  
MARTHE.

Ah! voilà bien une abominable créature, par exemple!...  
Mais qui t'a dit que je ne l'eusse pas niueux aimée morte?...  
Enfin, où est-elle?... je veux la voir!... Je la veux à l'instant,  
sur l'heure, sur-le-champ, où est-elle?..

Partie!  
MARTHE.

On m'a pris ma fille?... — En vérité, cette femme est folle!...  
Tu es folle n'est-ce pas?... Voilà que ma fille est chrétienne,  
maintenant!... — Mais va, va, c'est ma fille... et mon sang,  
le sien, ce vieux sang indompté d'Israël protestera toujours  
en elle!...

Dieu l'apaisera.  
MARTHE.

On ne transplante pas une âme sans la troubler!  
GÉMÉA.

Dieu la calmera.  
MARTHE.

On n'arrache pas d'un cœur la religion des aïeux sans  
laisser de racines!..  
GÉMÉA.

Dieu y pourvoira.

MARTHE.

GÉMÉA.

Ah! cette statue qui parle, cette bouche de marbre qui répond!

MARTHE.

Vous pouvez vous venger.

GÉMÉA.

Me venger?... Oh! oui, oh! sois tranquille, je me vengerai!... En attendant, parle, où l'a-t-on conduite, ma fille?

MARTHE.

J'ai juré de me taire.

GÉMÉA, avec emportement.

Un serment!... elle a fait un serment!... Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tes serments!... (La secouant.) Ma fille, c'est ma fille que je veux!... c'est ma fille, entends-tu, ma fille!... Oh! je te ferai bien parler!... Tu es mère, tu as un fils, tu parleras!... (Appelant.) Ottavio! Ottavio!... (A Marthe.) Tu parleras, ou je te torturerai en lui... Tu sauras ce que c'est que de ne plus espérer... Tu pleureras sur lui comme je pleure sur elle, car elle est morte pour moi, et ton fils mourra!... (Appelant.) Ottavio! Ottavio!...

MARTHE.

Ne cherche pas... j'avais prévu ta colère, Ottavio est à Gênes!...

GÉMÉA.

Elle me vole aussi ma vengeance!... Oh! la misérable! le misérable!... (Elle pleure. — Entre Gédéon, appuyé sur son bâton, il se traîne avec peine; il n'aperçoit pas Géméa.)

MARTHE, à part.

Ah! le père, maintenant!

## SCÈNE XVII

MARTHE, GÉDÉON, GÉMÉA.

GÉDÉON.

Mes forces m'abandonnent!... oui!... mais je pourrai du

moins embrasser encore une fois mon enfant. (Se *retournant* au cri de Géméa.) Qu'est-ce donc ?

GÉMÉA.

Ce que c'est?... Regarde cette femme !...

GÉDÉON.

Eh bien ?

GÉMÉA.

Regarde-la !... C'est une voleuse d'enfant !... La maison est vide !... Noémi n'y est plus, on nous l'a volée !...

GÉDÉON.

Noémi !...

GÉMÉA.

Enlevée... disparue... livrée à des chrétiens !... (Montrant *Marthe*.) Mais tu es un homme, tu vas la faire parler !...

GÉDÉON, chancelant.

Mon enfant !... Ah ! c'est le dernier coup ! (Pause.)

GÉMÉA.

Tu te tais comme si tu acceptais ce malheur ?... (Gédéon tombe assis.) Tiens, ne me fais pas souvenir que tu m'as arrachée d'ici malgré moi !... Je voulais rester, mais non, ma présence était nécessaire auprès du moribond... je voulais emmener Noémi... ma pauvre et bien-aimée Noémi... mais, non, elle aurait retardé le voyage !... Vous convoitiez une fortune, vous l'avez... mais où est mon trésor, à moi, où est ma vie, où est mon âme ?... Elle s'en est allée, ma pauvre fille !... — Mais je suis donc seule à la pleurer, ici !... Homme égoïste, montre donc aussi tes larmes, pour qu'on mesure ta douleur !... Ah ! tu voulais être riche... eh bien, ambitieux, tu en as, père sans entrailles, tu es riche... mais tu pleureras éternellement des larmes de sang, car ta vieillesse sera stérile et maudite ! (Gédéon se redresse comme soulevé par les paroles de Géméa ; il marche vers *Marthe* d'un pas chancelant, appuyé sur son bâton, mais ses traits révèlent une volonté forte, une résolution arrêtée.)

GÉDÉON, à *Marthe*.

Tu as entendu ses imprécations ?... Je suis souffrant... Je me meurs... Je ramasse mes dernières forces pour te parler... Conduis-nous vers notre enfant !

Je ne puis.

MARTHE.

GÉDÉON,

La femme prie et pleure, l'homme ordonne ou tue

MARTHE.

J'ai fait mon devoir.

GÉDÉON.

J'ai encore assez de force pour t'écraser, prends garde!

MARTHE.

J'ai juré de me taire, je ne me parjurerais pas.

GÉDÉON, levant son bâton.

Alors, meurs!... (Marthe recule en poussant un cri d'épouvante.)

GÉMÉA, retenant Gédéon.

Ne la tue pas... nous ne saurions plus où est notre fille! (L'émotion que vient d'éprouver Marthe a fait remonter son lait. Le délire de la fièvre la gagne.)

MARTHE, se tordant les mains de douleur.

Ah!

GÉDÉON.

Mon Dieu! l'horrible rêve!...

GÉMÉA, à Gédéon.

Laisse-moi lui parler... je ne l'ai pas encore priée... j'ai comme une espérance qu'elle cédera... Laisse... laisse!...

MARTHE.

Ma tête brûle!... des pointes d'acier dans le cerveau!... des pointes d'acier dans le cœur!

GÉMÉA, à Marthe, avec douceur.

Marthe, ma bonne Marthe, écoute-moi!..

MARTHE.

Oh!

GÉMÉA.

Ne nous en veux pas de nos violences... nous sommes si malheureux!

MARTHE, à part.

Châtiment! châtement!... je ne reverrai pas mon fils non plus!

GÉMÉA.

Où est-elle?... Voyons, réfléchis... arracher un enfant du toit paternel, la jeter à des dieux étrangers, faire qu'une pauvre mère qui pleure ne soit pas entendue de sa fille, qui prie et n'implore pas le même Dieu que sa fille, qui meurt et n'ait même pas cette douloureuse espérance, qu'un jour elle sentira à ses côtés les ossements de sa fille... mais c'est horrible... mais c'est de l'impiété!... Oh! regarde cette mère qui pleure devant toi... Marthe, au nom du ciel, où est-elle, où est-elle?

MARTHE, s'affaissant.

Oh!

GÉMÉA.

Qu'as-tu?

MARTHE.

Vous êtes vengés, je meurs!

GÉMÉA.

Elle meurt!... elle meurt avec mon secret!... (A Gédéon.) Vite, un médecin, vite, vite! (Gédéon sort.)

## SCÈNE XVIII

MARTHE, GÉMÉA.

MARTHE, mourant.

Ah! pardonnez-moi?

GÉMÉA, la soutenant.

Oui, je te pardonne!... Mais tu es mieux... tes forces reviennent... Appuie ta tête sur mon épaule... tu pourras parler sans effort ainsi... Où est-elle?

MARTHE.

Ne vous vengez pas sur Ottavio!

GÉMÉA.

Non, je te le jure!... Mais où est-elle?... Dans un moment.

tu ne pourrais peut-être plus parler!... Songe que la vie de ton fils est entre nos mains... songe que tu me tues, malheureuse, et que Dieu ne pardonne pas au meurtrier... Songe, songe... (La regardant ; avec épouvante.) Marthe!... Marthe!... (La laissant tomber.) Dieu de Jacob, elle est morte!... (Arrive Gédéon, suivi d'un médecin.)

## SCÈNE XIX

GÉMÉA, LE MÉDECIN, GÉDÉON.

GÉMÉA.

Docteur, il faut qu'elle vive!... J'emplirai vos mains d'or pour une minute de sa vie! (Le médecin examine Marthe. Pause.)

LE MÉDECIN.

Elle est morte...

GÉMÉA, terrifiée.

Morte!

GÉDÉON.

Cette bouche éteinte, cette âme muette, c'est notre éternelle condamnation!

GÉMÉA, levant les yeux vers le ciel.

Dieu d'Israël, je mets mon âme, je mets ma vie dans la volonté de retrouver ma fille. Je fais vœu de pauvreté. J'écarterai toute joie de mon cœur comme un crime, toute distraction comme une impiété... Quand j'aurai assez souffert, tu auras peut-être pitié de moi! (A Gédéon.) Allons, viens... nous fouillerons l'Italie ville par ville, maison par maison, pierre par pierre... Nous la retrouverons... Viens, viens! (Elle l'entraîne.)

FIN DU PROLOGUE

---

## ACTE PREMIER

Devant le pont de Carignan. La colline de Sarzane, à gauche, celle de Carignan, à droite ; au sommet, l'église de Sainte-Marie de Carignan. Le pont est praticable ; il conduit à l'église. Une niche de saint, à droite, dans un des piliers du pont. L'église est entourée de jardins et de vignes. Des maisons, à droite et à gauche, comme incrustées au flanc des collines. A gauche, une maisonnette. A droite, une petite maison à balcon. A côté, un cabaret, avec cette enseigne : *Au Torrent de la Polcévera*.

### SCÈNE PREMIÈRE

RUTCHIONI, CASTARA, FRIMAGOUSTE, CATARINA,  
FEMMES ET HOMMES DU PEUPLE.

(La place est animée : on va et vient, les uns riant et chantonnant, d'autres portant des fardeaux et grommelant ; des pêcheurs raccommodent leurs filets ; des moines traversent le pont et entrent dans l'église. Rutchioni, Castara et Frimagonste arrivent par le pont en causant ; ils passent derrière un groupe de femmes où péroré Catarina, et vont s'asseoir après avoir bu aux cruches que les porteuses d'eau viennent de déposer sur la margelle du puits pour aller écouter le récit de Catarina. Lupo est couché par terre, sur le dos, les bras repliés sous sa tête.)

CATARINA, aux femmes, en leur montrant la maisonnette.

Oui, sa nouvelle maison, la voilà... un trou... Mais quant à être une sorcière, c'en est une, et une vraie... Mais, sans aller plus loin, elle a prédit à Muranoti... vous savez le beau Muranoti qui faisait la roue quand on le regardait... elle lui a prédit voilà trois jours qu'il mourrait dans la journée, et il est mort.

PREMIÈRE FEMME.

Muranoti s'était moqué d'elle.

CATARINA.

Il s'était donné trois enfants et une femme... quelle idée!... mais la sorcière le savait garçon... Je vois encore Muranoti s'en

aller en riant : « Un mort qui rit ! » dit-elle... C'était vrai : deux heures après, Muranoti était tué d'un coup d'épée.

PREMIÈRE FEMME.

On l'a rapporté sur une civière, je l'ai vu.

CATARINA.

Eh, bien avant qu'on ait aperçu le cortège, la vieille, qui était perchée comme une chouette sur sa porte, s'est écriée : « Le mort va passer !... » Et elle est rentrée en frissonnant. (Tressaillant.) Ah !... mais j'aime les émotions, moi... Je viens à elle parce qu'elle me fait peur !...

(Arrive Bianca, elle est voilée ; elle paraît agitée.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, BIANCA.

BIANCA, à Catarina.

Pardon... la tireuse de cartes, s'il vous plaît ?

CATARINA.

La tireuse de cartes ?... la sorcière ?

BIANCA.

Oui !

CATARINA.

C'est là.

BIANCA, après un moment d'hésitation, à part.

Allons !...

(Elle va frapper ; Frigolini ouvre ; Bianca entre vivement sans lui parler.)

FRIGOLINI, stupéfait.

Hein !... elle entre sans crier : gare ! celle-là !

(Arrivent par le pont Rutchioni, Castara et Frimagouste ; Frigolini en refermant la porte échange un signe d'intelligence à Rutchioni.)

CATARINA, aux femmes.

La sorcière y est, vous voyez bien, puisque Frigolini reçoit cette dame.

RUTCHIONI, à Frimagouste.

Qu'as-tu ?

FRIMAGOUSTE.

Je tremble toujours aux environs de certains monuments...  
— Et cette diable de prison qui nous regarde de là-bas !...

RUTCHIONI.

Idiot !... c'est la plus belle de Gênes.

(La Pinsonnette paraît.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA PINSONNETTE.

CATARINA.

Ah ! voilà la marchande !

LA PINSONNETTE.

Bonjour, les amis !

CATARINA.

Et comment va le commerce ?

LA PINSONNETTE.

De mal en pis !

RUTCHIONI, à ses compagnons, en montrant Lappo étendu par terre.

J'ignore pourquoi je l'ai pris à mon service... c'est peut-être pour sa paresse... à moins que ce ne soit pour sa poltronnerie... Mettons-nous là et causons. (Ils s'étendent autour du puits.)

LA PINSONNETTE, aux femmes.

Dure chose que de gagner son pain... J'avais pourtant connu, voilà dix-sept ans, à Bisagno, un certain bohémien qui m'avait promis de me conduire à la fortune par un chemin de traverse. Oui, comptez-y ; un beau matin, disparu !

CATARINA.

Comme ils font tous.

LA PINSONNETTE.

Vous êtes ici pour la sorcière ?

CATARINA.

Oui, la Matoise et moi.

LA PINSONNETTE.

Je vais revenir, je la consulterai aussi... j'ai le cœur triste...

(Elle s'éloigne en chantant.)

CATARINA.

Sa tristesse ne la tuera pas. (On rit.)

LA PINSONNETTE, à Luppo.

Ote-toi de là, paresseux... mendiant...

(Luppo grogne et lui répond dans son patois.)

CASTARA, rient.

Qu'est-ce que c'est que ce baragouin-là?

RUTCHIONI.

Le patois de Calata-Schibetta, je crois... je le comprends, il suffit.

(Ils causent.)

CATARINA, à la deuxième femme.

Et ton cadeau que tu oublies!

DEUXIÈME FEMME.

Venez avec moi, vous me donnerez un conseil.

(Elles entrent chez la Pinsonnette.)

RUTCHIONI, montrant la maison de la sorcière.

Notre fortune est là!

CASTARA.

Chez la tireuse de cartes?

RUTCHIONI.

Maison en ruine... qui vaut mieux qu'un palais.

CASTARA.

Mais elle dit la bonne aventure pour vivre... et elle en vit... Naguère, je l'ai rencontrée à Livourne et à Naples : on l'appelait la Nécromancienne à Naples, et la Magicienne à Livourne.

FRINAGOUSTE.

Moi, je l'ai aperçue à Rome, et Luppo à Palerme : on l'appelait la Sorcière!

RUTCHIONI.

Et on la nomme à Gênes la Tireuse de cartes... Qu'est-ce que cela prouve?... Elle fait l'usure, pourtant?

FRIMAGOUSTE.

Elle sert d'intermédiaire.

RUTCHIONI.

En moins d'un an, elle a prêté deux cent mille gènuines : aux Doria, cent mille ; à Fiesque et aux frères Capriani, cinquante mille ; à Cornélius, vingt mille, et trente mille à Gius-tiniani... et pas un juif, pas un voleur, pas un usurier n'a franchi sa porte, et elle n'a passé le seuil de personne.

CASTARA.

Que nous dis-tu là ?

RUTCHIONI.

Or, prêter deux cent mille gènuines en dix mois sans autre garantie qu'une ou deux galères qu'on lui a concédées pour trois ans et qu'elle sous-loue au roi d'Espagne, constitue un profond dédain de l'argent, ou une fortune considérable.

CASTARA.

Elle serait riche à ce point ?

RUTCHIONI, se levant.

Nous en serons convaincus cette nuit. — Frigolini, — son compère ou son laquais, — est pour nous. — Revenez à mi-nuit. (Arrivent Paula, Ottavio et Thérèse.)

## SCÈNE IV

RUTCHIONI, PAULA, OTTAVIO, THÉRÈSE.

PAULA, à une jeune fille.

C'est toi, Pepitta. (A Thérèse.) Ma petite protégée, Thérèse.

RUTCHIONI, à part.

Ah ! la signora Paula Lomellini.

PAULA.

Pourquoi ne me demandes-tu plus rien ?

LA PETITE FILLE.

Parce que vous êtes trop bonne, signora.

PAULA, lui donnant de l'argent.

Tiens.

(La petite lui baise les mains et se sauve.)

OTTAVIO.

Noble cœur!

PAULA, se retournant.

Vous étiez là?

OTTAVIO.

Je vous admirais.

PAULA.

Vous nous avez donc suivies?

OTTAVIO.

Ne sommes-nous pas fiancés?

PAULA.

Thérèse et moi, nous courons depuis une heure.

OTTAVIO.

Depuis une heure je vous suis. — Vous êtes entrées dans une méchante boutique dans la strada Giulia, et vous avez marchandé des dentelles?

PAULA.

C'est vrai.

OTTAVIO.

Eh bien, ces dentelles doivent être chez vous, ou seront chez vous dans un moment.

PAULA.

Vous avez fait cette folie?

OTTAVIO.

Ma dernière folie de garçon. On riait de me voir, avec ma gaucherie de marin, manier comme des cordages ces délicates et fines broderies. Ah! dam! répondais je, je ne suis pas un homme de cour. J'ai vécu quinze ans sur une galère, bercé par une rude nourrice qu'on appelle l'Océan, et j'ai gardé d'elle cette rudesse de façons. Mes points de Venise à moi, ce sont les blanches vagues dentelées qui s'étoilent à l'horizon; elles s'ourlent d'elles-mêmes sous le ciel bleu, et la tempête, qui les déchire, rit de sa grande voix en les éparpillant devant elle comme des chiffons effarouchés.

PAULA.

Vous n'aviez jamais quitté votre père?

OTTAVIO.

Jamais. Il me retenait à son bord comme si un malheur m'attendait ailleurs. (Montrant l'église.) Il dort là-haut! — Je le vois encore sur son lit de mort. Il se redressa dans l'agonie pour me parler : « Ces misérables ont fait mourir ta mère, dit-il, venge-la! » et il mourut! La terreur que ces dernières paroles m'avaient laissée ne s'est dissipée que du jour où j'ai pu croire que l'homme et la femme voués à ma vengeance étaient morts... J'ai respiré en me déchargeant de cet héritage de sang. Un meurtre, quel qu'il soit, légitime ou non, me terrifie. Je ne suis pas un Oreste, vous voyez... un héros, encore moins.

PAULA.

Ottavio!...

(Bianca sort de la maison de la sorcière, Frigolini la suit.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, BIANCA, FRIGOLINI.

FRIGOLINI.

Oui, oui, madame, oui... Elle ne rentrera peut-être pas...  
Puis, j'ai affaire...

BIANCA.

Je reviendrai au point du jour.

FRIGOLINI.

Bien.

(Il rentre; Bianca traverse vivement le théâtre et se rencontre avec Paula.)

PAULA.

Ma mère!

BIANCA, à part.

Paula! (Haut.) Bonjour, comte. (À Paula, vivement.) As-tu fait tes emplettes?

PAULA.

Oui... — Et d'où viens-tu?

BIANCA, évitant de lui répondre.

Qu'as-tu trouvé?

PAULA.

Devine... une cape à la moresque!... tu verras, c'est ravissant.

BIANCA.

Je m'en rapporte à toi. (A OTTAVIO.) Comte, vous accompagnerez Paula à la prière du soir.

PAULA.

Tu m'abandonnes?

BIANCA.

Je suis un peu souffrante.

PAULA.

Comment, souffrante... Toi?... Et tu ne m'as rien dit?

BIANCA.

Ce n'est rien... une migraine.

PAULA.

Tu m'as fait peur!... Et tu as voulu prendre l'air?

BIANCA.

C'est cela.

PAULA.

Si tu vas mieux, tu nous accompagneras?...

BIANCA.

Sans doute... Mais tu ne peux donc pas te passer de moi?

PAULA.

Pourrais-tu te passer de ta fille?

BIANCA.

Non! oh! non!

PAULA.

Pourquoi, alors, me supposer de l'ingratitude et un cœur moins attaché que le tien?

BIANCA.

Mais, chère enfant, on se sépare, dans la vie... tu peux me quitter demain...

Oh ! jamais !

PAULA.

BIANCA.

Tu te maries pourtant... ta nouvelle famille...

PAULA.

Ma nouvelle famille se confondra avec l'ancienne, et tu seras toujours au même degré qu'elle dans mon cœur. Je le dis devant vous, Ottavio. Je suis entre l'homme que ma mère m'a choisi pour époux et la mère que Dieu m'a donnée. Je peux vous montrer mon âme tout entière. Entre les plus nobles et les plus dignes, je vous aurais choisi, Ottavio ; entre les plus fiers, c'est encore vous que j'aurais nommé. Vous avez eu mon premier souvenir, vous aurez ma dernière pensée. Je vous ai reconnu en vous voyant, votre image s'était déjà présentée à mon âme. Vous ne m'aviez pas encore souri que j'étais votre conquête ; vous m'aviez à peine parlé que j'étais déjà votre esclave. Mais, malgré cet amour, malgré cet éblouissement et cette faiblesse de mon cœur, si demain vous me disiez : « Choisissez entre votre mère et moi !... » J'en mourrais peut-être, mais je choisirais ma mère !

BIANCA.

Comte, ne lui en voulez pas, c'est une enfant gâtée !

PAULA.

Et à qui la faute ?... Et si je voulais te gronder, n'aurais-je pas beau jeu ?... Qui m'a souvent dit : « Désire, ordonne, le reste me regarde ?... » Qui était là, épiant mes caprices ?... Mes rêves, qui en faisait des réalités ?... Ah ! méchante mère, mauvaise amie ! (A Ottavio.) Quand la mère grondait, l'amie souriait... Quand l'amie se fâchait, la mère m'embrassait... L'une adoucissait la colère de l'autre !... J'ai grandi entre un sourire et un baiser ! (A Bianca.) Oui, méchante mère, tu m'as tout donné de ta vie, tes ennuis exceptés ; tout donné de ton cœur, excepté les larmes.

OTTAVIO.

Je vous admire, et vous aime encore plus !

BIANCA.

Aimez-la, comte... son cœur répondra toujours au vôtre.

(A Paula, qui fait un mouvement.) Je sais ce qui s'y passe. (A Ottavio.) Demandez-lui pourquoi elle aime à passer par ces rues étroites et cette place populeuse... Parce que c'est ici, en allant chez ses pauvres, qu'elle a rencontré le comte Ottavio pour la première fois...

PAULA.

Mais, ma mère...

BIANCA, continuant.

Et pourquoi elle vient chaque jour à la prière du soir dans cette église, dont la montée est si rude... Parce que l'amiral comte d'Oriani, votre père, repose sous les dalles de pierre du grand autel... En priant Dieu, elle pense au comte; en priant pour le père, elle songe au fils. (A Paula.) N'est-ce pas ?

PAULA, vivement.

A propos, tu vas le gronder. Ce prodigue a osé m'acheter... figure-toi, des dentelles hautes de ça!... Elles sont chez nous... Je suis condamnée à sortir avec tout cela sur les épaules... deux mille écus!...

OTTAVIO.

Je commence la corbeille.

PAULA.

Mais mon père est absent. (A Bianca.) Il est si sûr de notre mariage, qu'il nous portera malheur, tu verras.

BIANCA.

Vous êtes des fous. (A part.) Son père!... hélas! hélas!

PAULA.

Rentrons, ma mère.

RUTCHIONI, à Ottavio.

Un mot, mon gentilhomme!

OTTAVIO.

Plus tard.

RUTCHIONI.

La chose vous touche.

OTTAVIO.

Raison de plus.

BIANCA, à Ottavio.

Non, restez... vous nous rejoindrez.

(Elles s'éloignent.)

## SCÈNE VI

OTTAVIO, RUTCHIONI.

OTTAVIO.

Vous m'accostez pour la troisième fois.

RUTCHIONI.

Oui, en dix années.

OTTAVIO.

Me direz-vous votre nom ?

RUTCHIONI.

La première fois, je vous ai prévenu d'un danger.

OTTAVIO.

Je l'ai évité.

RUTCHIONI.

La seconde, d'une trahison.

OTTAVIO.

Je l'ai déjouée.

RUTCHIONI.

Je vous signale aujourd'hui un guet-apens. — Salviati, votre père, parti simple matelot, est devenu amiral à force de génie et d'audace... Il est mort millionnaire et comte Doriani... Donc vous êtes un des plus riches seigneurs de Gênes... donc il vous faut pour épouse une femme belle... et Paula Lomellini l'est... — riche... et Paula Lomellini ne l'est plus.

OTTAVIO.

Que voulez-vous dire ?

RUTCHIONI.

— La véritable fortune des Lomellini est l'île de Taberca, — l'île de Corail, comme disent les pêcheurs de coraux, — qui rapporte, bon an, mal an, trois cent mille genuines de revenu.

Eh bien?

OTTAVIO.

RUTCHIONI.

L'île de Taberca est au pouvoir des Turcs. On vous en a fait un mystère, cela devait être. Un ami à moi en arrive. L'île a été bombardée et prise par le bey de Tunis. Les Lomellini sont ruinés. En acceptant leur alliance, vous seriez leur dupe. Je vous donne cet avis en passant, faites-en votre profit. (A part.) J'entrelarde ma vie de bonnes et de mauvaises actions, les unes plaideront pour les autres.

OTTAVIO.

N'es-tu pas l'homme que Jean Lomellini a fait chasser de l'Arsenal voilà deux ans?

RUTCHIONI.

Oui, mais injustement : je voulais rompre avec le passé et travailler.

OTTAVIO.

Et tu veux maintenant te venger?... Dupe pour dupe, je ne serai pas la tienne... je ne te crois pas!

RUTCHIONI.

A votre aise.

(Il remonte le théâtre.)

OTTAVIO, à part.

Ruinée!... la pauvre enfant!... Eh! qu'importe! ma fortune suffira pour tous.

(Il s'éloigne.)

## SCÈNE VII

RUTCHIONI, seul.

A cet âge, on épouse toujours. — Allons, malgré ma haine pour le père, je serai forcé d'aimer la fille... à cause de lui... le fils de Marthe!... — le beau cavalier!... — Marthe doit être bien heureuse là-haut, si elle le voit. — Il ne se doute pas que je l'ai tenu sur mes genoux. Je n'ai pas besoin de lui dire mon nom pour veiller sur lui. Si j'étais amiral ou doge, je ne dis pas!

(Il siffle, Frigolini accourt.)

## SCÈNE VIII

RUTCHIONI, FRIGOLINI.

FRIGOLINI.

Ce ne sera pas encore pour cette nuit.

RUTCHIONI.

Çà, drôle, te moquerais-tu de nous, par hasard?

FRIGOLINI.

Mon plan a manqué... — un plan superbe!... Géméa m'avait chargé de découvrir la demeure d'une jeune fille qu'elle avait vue passer dans une petite embarcation, la semaine dernière... — Vous voyez d'ici mon idée : je prévenais les parents que la vieille voulait corrompre leur fille... On la guettait... elle était coffrée... Et pendant qu'on la conduisait en prison... — ces gens riches ont toujours une clef de prison sous la main. — pendant ce temps, dis-je, vous enfonciez la porte... et...

RUTCHIONI.

Eh bien?

FRIGOLINI.

Eh bien, les renseignements étaient insuffisants : une fille blonde... j'en ai vu deux cents... Dix-huit à dix-neuf ans... ça pullule... Dans une façon de barque vénitienne avec un diadème de corail à la poupe... Est-ce assez, voyous?...

RUTCHIONI.

Un diadème de corail à la poupe?

FRIGOLINI.

Oui.

RUTCHIONI.

C'est Paula Lomellini... La barque leur a été donnée par les pêcheurs de Taberca.

FRIGOLINI.

Sa demeure, vite?

RUTCHIONI.

A côté des Doria... un palais en marbre blanc...

FRIGOLINI.

Avec des colonnes de porphyre?

RUTCHIONI.

Justement.

FRIGOLINI.

J'y vais!... (Revenant sur ses pas.) Alors, ce sera pour minuit?

RUTCHIONI, lui tirant l'oreille.

Tu as de l'esprit comme un démon.

FRIGOLINI.

Et j'aurai part égale?

RUTCHIONI.

C'est entendu.

FRIGOLINI, à part.

Je serai riche aussi, moi!

(Le peuple envahit de nouveau la place, ils se parlent bas en montrant du doigt la maison de la sorcière, la Pinsonnette suivie des femmes sort de chez elle.)

## SCÈNE IX

RUTCHIONI, LA PINSONNETTE, LA MATOISE, LES  
FEMMES.

LA PINSONNETTE, à ses acheteuses.

Vous avez ce qu'il vous faut?

(Une femme va pour frapper à la porte de la sorcière, et recule.)

LA FEMME

Je n'ose pas!...

LA PINSONNETTE.

Je vais y aller, moi.

RUTCHIONI, à part.

Elle est d'allure à prendre une frégate à l'abordage, celle-là!

LA PINSONNETTE, après avoir frappé.

Elle ne répond pas! — Ah! voici Luppo et Benedetto...

Luppo va faire la courte échelle, Benedetto regardera à travers les vitres.

RUTCHIONI, à part.

Une bonne occasion de m'orienter. (Reposant Benedetto qui s'apprête à monter sur le dos de Luppo.) Non, moi...

(il monte sur les épaules de Luppo et regarde.)

CATARINA.

Que voyez-vous?

RUTCHIONI, il descend, à part.

Tout sert en ce monde.

CATARINA.

Y est-elle enfin?

RUTCHIONI, d'un ton tragique.

Oui et non... J'ai vu quelque chose dans un coin... ça avait l'air sinistre et c'était accroupi.

LA PINSONNETTE.

Il raille!...

RUTCHIONI, riant.

Mais, comme toujours, elle vous volera votre argent!

CATARINA, à Rutchioni.

Jésus du bon Dieu! Mais d'où vient-il, celui-là, pour parler de la tireuse de cartes ainsi? Je ne lui ai jamais donné un sou, et elle m'a prédit que je serai riche un jour.

RUTCHIONI.

En attendant, vos haillons prospèrent.

CATARINA.

J'ai de la misère pour deux, c'est vrai, et n'ai du bonheur pour personne... Mais pourquoi voulez-vous qu'il en soit toujours ainsi?

LA PINSONNETTE, emmenant Catarina.

Laisse, laisse donc... il veut gouailler, ce capitaine, et ça ne coûte pas cher quand ce sont les femmes qui en font les frais.

RUTCHIONI.

Mais non... Seulement, les attroupements sont nuisibles... Si cette vieille avait des rendez-vous, enfin, ça la gênerait... Mettez-vous à sa place?...

TOUS.

Ohé! la bohémienne, la tireuse de cartes, ohé!... — Ohé! la sorcière, la bohémienne, la magicienne, la diablesse d'enfer, ohé! (Jetant des pierres dans les fenêtres.) Ohé! la sorcière, la tireuse de cartes, ohé!

(Arrive Géméa par la porte ; elle est tellement anéantie dans ses pensées qu'elle ne voit ni n'entend personne.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, GÉMÉA.

GÉMÉA.

On ne retrouve pas, on ne retrouvera pas cette jeune fille... — Comme elle ressemblait à Gédéon!... Hélas! que de fois me suis-je dit cela!

CATARINA, à ses amies.

Je vais l'interroger, moi... Depuis que j'ai retrouvé ma fille...

GÉMÉA, se retournant.

Retrouvée?... Une fille retrouvée?... Où cela?... Depuis quand?... Où est-elle?...

CATARINA, à part.

Quels yeux elle me fait?... (A Géméa.) C'est de ma petite que je parlais... vous savez, Pepitta... Son père, qui me l'avait prise, vient de mourir... on me l'a rendue.

GÉMÉA, baissant la tête.

Ah!

CATARINA.

Aujourd'hui, l'avenir m'inquiète... Ça se comprend, n'est-ce pas?

GÉMÉA, à part.

C'était sa fille!

CATARINA, lui tendant la main.

Vous lisez' dans nos mains tout aussi bien que dans vos cartes... voici la mienné.

GÉMÉA.

Ta main!

LA PINSONNETTE.

Elle va parler.

(On entoure Géméa avec curiosité.)

GÉMÉA.

Tu as une fille... tu seras heureuse!... C'est écrit!... l'arbre sans fruit est maudit!

LA MATOISE.

Heureuse, moi?

GÉMÉA, s'en allant.

Ne la quitte jamais!... l'abîme est là!... Pauvre mère!

LA PINSONNETTE, l'arrêtant.

Madame la sibylle, à moi... je payerai d'avance.

(Géméa se retourne et la regarde avec hauteur; la Pinsonnette recule.)

GÉMÉA, à part.

Pourquoi me décourager?... J'ai pourtant revu ma fille une fois... trois jours après mon malheur... Oui, dans une voiture!... — une femme voilée... — Elle la serrait contre son cœur, l'infâme!... Je me suis jetée au-devant des chevaux... Haletante, je n'étais cramponnée à la portière, que cette misérable retenait de sa main droite!... Lutte terrible!... j'avais de sa chair à mes ongles!... Mais je fus vaincue!... je roulai sous les roues... La voiture me passa sur le corps et disparut!... et pour toujours!... Pauvre mère! pauvre mère!

(Elle va s'asseoir.)

LA PINSONNETTE, aux femmes.

Ma foi, non... Elle m'a jeté un regard tout à l'heure qui ressemblait à un sort... Parlez-lui si vous voulez.

GÉMÉA, à part.

Encore une fois, ai-je le droit de me décourager?... J'ai une double force dans les mains : l'usure et la magie... la cupidité des uns et la superstition des autres... On doit remuer un monde avec cela!... Allons, dévore tes larmes, malheureuse!... cherche dans leurs secrets ton secret de dix-sept ans... cherche! cherche!... (Haut, avec fièvre.) Le dieu me saisit, je parlerai, approchez!... La magie, c'est la science!... Tout se tient!... L'étoile explique l'homme, l'homme explique la mort, approchez, approchez!

LA PINSONNETTE, aux femmes.

Je ne l'ai jamais vue ainsi!

GÉMÉA, ôtant son manteau et l'étendant par terre.

Les cartes! les cartes!... La lune éclaire et tout se tient!... les enfants seuls s'envolent et les mères pleurent!... les cartes parlent, approchez, approchez! (Elle met un genou en terre; On l'entoure; arrive Frigolini.)

FRIGOLINI, bas à Géméa.

J'ai trouvé la jeune fille.

GÉMÉA.

Elle se nomme?

FRIGOLINI.

Paula Lomellini.

GÉMÉA.

Sa demeure?

FRIGOLINI.

Un palais en marbre blanc avec des colonnes de porphyre, à droite du palais Doria.

(Géméa ramasse vivement ses cartes et son manteau.)

LA PINSONNETTE, à Géméa.

Que faites-vous?

GÉMÉA.

Demain... plus tard!...

LA PINSONNETTE.

Mais...

GÉMÉA.

Plus tard! plus tard!

(Elle se sauve.)

LA PINSONNETTE.

Ah çà, mais elle se moque de nous!

TOUS, furieux.

La sorcière! La sorcière!

(Ils courent après elle en vociférant.)

FRIGOLINI, à Rutchioni.

Le tour est fait... Les gens du palais sont prévenus.. Elle sera peut-être rouée de coups, mais elle sera sûrement arrêtée.

RUTCHIONI.

Bien. (Apercevant la Pinsonnette.) Quelqu'un ! va-t'en.

(Frigolial s'éloigne. Rutchioni va s'asseoir sur les marches de l'escalier du pont ; la Pinsonnette le regarde attentivement.)

## SCÈNE XI

## LA PINSONNETTE, RUTCHION.

LA PINSONNETTE, à part.

Décidément, cet air de sacripant ne m'est pas étranger...  
 (Comme se rappellent.) Ah !... (Se rapprochant.) Mais oui, Dieu me pardonne ! c'est lui... c'est Rutchioni !... Assurons-nous-en pour tant. (Abordant Rutchioni.) Dieu vous garde, mon gentilhomme !...  
 — Vous avez un bon air.

RUTCHIONI, se levant.

L'air de ma fortune, ma belle !

LA PINSONNETTE.

Et l'air d'avoir le cœur sur la main ?

RUTCHIONI, lui tendant la main.

Vous l'avez dit : prenez.

LA PINSONNETTE, lui prenant le bras.

Ce n'est pas de refus.

RUTCHIONI, à part.

Je disais bien qu'elle était d'allure à prendre des frégates à l'abordage !

LA PINSONNETTE, à part.

C'est bien lui ! (Haut.) J'ai un service à vous demander ?

RUTCHIONI.

Belle inconnue, mon temps est compté... Commençons par la fin, voulez-vous ?

LA PINSONNETTE.

M'y voici : Je vais être marraine...

RUTCHIONI.

Et vous me voulez pour parrain ?

LA PINSONNETTE.

Justement !

RUTCHIONI.

Je vous remercie !... je me souviens de Bisagno !

LA PINSONNETTE, lui tendant la main.

C'est bien toi : touche là !

RUTCHIONI.

« Touche là !... » Tu me tutoies ?

LA PINSONNETTE.

Je suis la Pinsonnette.

RUTCHIONI.

La Pinsonnette, toi ?... (Avec joie.) Mais, par tous les diables, c'est vrai ! (L'embrassant.) Parbleu ! je t'embrasse de bon cœur !... Comment, c'est toi ?... Tu as gagné à vieillir, tu es superbe.

LA PINSONNETTE.

J'ai couru dix-sept ans après toi, ingrat !

RUTCHIONI.

Et tu t'es souvent arrêtée en route ?

LA PINSONNETTE.

Mauvaise langue !... — Et qu'as-tu fait ?

RUTCHIONI.

Comme tout le monde : un peu de bien, un peu de mal, et rien du tout.

LA PINSONNETTE.

Je suis marchande, moi, et j'ai la meilleure clientèle de Gènes.

RUTCHIONI.

Bravo !

LA PINSONNETTE.

A propos, et ta filleule ?... Vit-elle toujours ?

RUTCHIONI.

Je n'en sais rien ; je n'en ai plus entendu parler... Il est vrai que je ne m'en suis jamais occupé...

LA PINSONNETTE.

Voilà un parrain fort soucieux de ses devoirs... — Et les parents?...

RUTCHIONI.

Le père est mort... — La mère a disparu

LA PINSONNETTE.

Tu ne l'as jamais revue?

RUTCHIONI.

Qui?

LA PINSONNETTE.

Géméa.

RUTCHIONI.

Tu peux dire jamais vue... J'ignore la couleur de ses cheveux.

LA PINSONNETTE.

Es-tu marié?

RUTCHIONI.

Plait-il?

LA PINSONNETTE.

Je te demande si tu es marié?

RUTCHIONI.

Non, j'attends.

LA PINSONNETTE.

Dix mille écus de rente?

RUTCHIONI.

Non, une femme... une vraie femme, qui, au besoin, recevrait la bastonnade pour moi.

LA PINSONNETTE.

Cherche ailleurs.

RUTCHIONI.

Ce serait difficile à trouver. — As-tu besoin d'argent?

LA PINSONNETTE.

Pas aujourd'hui.

RUTCHIONI.

Tant pis... la marée sera peut-être basse demain. — Veux-tu un conseil?

LA PINSONNETTE.

Donne.

RUTCHIONI.

Rentre chez toi; dors vite, et si ton sommeil est troublé, ne te mets pas à la fenêtre.

LA PINSONNETTE.

Pourquoi ?

RUTCHIONI.

Pour rien... — M'invites-tu à souper ?

LA PINSONNETTE.

Tu me diras tout ?

RUTCHIONI.

Curieuse ! — Je serai libre à minuit ?

LA PINSONNETTE.

Si tu m'ennuies...

RUTCHIONI, lui offrant son bras.

Je suis tranquille.

(Ils entrent chez la Pinsonnette; arrive Géméa, conduite par deux hommes, et précédée d'Ottavio.)

## SCÈNE XII

GÉMÉA, OTTAVIO, LES DEUX HOMMES.

L'UN DES HOMMES, poussant violemment Géméa.

On te fera bien parler !

DEUXIÈME HOMME.

En prison, la voleuse, en prison !...

OTTAVIO.

Je vous ai défendu toute violence.

GÉMÉA, montrant sa maison.

Voici ma maison... vous pouvez y monter... vous verrez que ce n'est pas la maison d'une voleuse.

OTTAVIO.

Que faisais-tu dans le palais ?

GÉMÉA, sans l'écouter.

Tout est suspect dans une maison douteuse; vous avez mes clefs, montez.

OTTAVIO.

Ce serait peut-être à moi de commander?

GÉMÉA.

Oui, vous avez pour vous la force et le droit... oui, vous êtes le maître... oui, c'est bien à moi de courber le front et de prier... Eh bien, je prie!... je vous jure que je ne suis pas une voleuse... Je vous jure que je n'ai voulu de mal à personne, et que Dieu peut lire dans mon cœur... Je vous le jure, mon bon seigneur, je vous le jure!

OTTAVIO.

Encore une fois, que faisais-tu dans ce palais?

GÉMÉA.

Une jeune fille était à son balcon, j'ai voulu la voir de plus près, je suis entrée.

OTTAVIO.

Tu'la connais?

GÉMÉA.

Non.

OTTAVIO.

Que lui voulais-tu?

GÉMÉA.

Rien.

OTTAVIO.

Sais-tu à quoi ton silence t'expose?

GÉMÉA.

Mon sort est entre vos mains.

OTTAVIO.

D'où viens-tu?

GÉMÉA.

De Milan, de Livourne, de Naples, de Florence; une idée fixe me poussait, et j'allais.

OTTAVIO, à part.

Femme étrange! (Haut.) Et cette idée t'a sans doute menée

à Gènes et conduite au palais Lomellini ? Et elle t'a fait franchir la double grille du palais, au risque de te faire lapider ou tuer?... Quelle est donc cette idée ?

GÉMÉA.

Dieu la connaît, il suffit. (Amèrement.) C'est de la folie, disent les uns !... (Ricanant.) Oui, de la folie, et cela peut être, car j'ai été une fois arrêtée comme folle... Oui, de là folie, car voilà dix ans, à Florence, j'ai été poursuivie comme espionne et jetée dans un cachot... de la folie, car à cette heure, je suis liée de nouveau et garrottée comme voleuse... De la folie, de la folie : je recommencerais encore si j'étais libre, et j'irais où cette idée me dirait d'aller !

OTTAVIO.

Tu cherches quelqu'un ?

GÉMÉA.

Non.

OTTAVIO.

Un parent ?

GÉMÉA.

Je suis seule.

OTTAVIO.

Ton mari ?...

GÉMÉA.

Il est mort.

OTTAVIO.

Un enfant, peut-être ?...

GÉMÉA.

Un enfant !... des enfants, à cette femme brisée et qui pleure !... Allons, emmenez-moi, emmenez-moi !...

OTTAVIO.

La prison est à deux pas, soit !

GÉMÉA, tombant à ses pieds.

Non, grâce ! grâce !... Non, pas de prison !... J'en ai peur !... Elle m'effraye !... Mon mari y est mort fou !...

OTTAVIO.

Parleras-tu ? (Géméa l'aissé la tête ; moment de silence.) Il en est temps encore !...

GÉMÉA, se relevant.

Marchons!...

OTTAVIO.

Tête de bronze, tête de marbre!... (Défaisant ses liens.) Tu es libre!...

(Les deux hommes se retirent.)

GÉMÉA, avec joie.

Ah! . Libre!... libre!... (Baisant les mains d'Ottavio.) Oh! merci... merci!... La liberté, c'est encore l'espérance!... — La prière des plus humbles est aussi écoutée de Dieu... Je prierai pour toi, comme si tu étais mon fils... Quel est ton pays?

OTTAVIO.

La Polcévera, près de Gênes.

GÉMÉA.

Ah! tu es de cette contrée?... Mais n'importe, je te serai dévouée. — Quel est ton nom?

OTTAVIO.

Ottavio Salviati, comte Doriani.

GÉMÉA.

Salviati!... Et tu es né à la Polcévera?

OTTAVIO.

Oui... dans la vallée...

GÉMÉA.

Mais tu es le fils de Marthe?...

OTTAVIO.

Marthe Salviati, c'était ma mère.

GÉMÉA, avec explosion.

Sa mère!

OTTAVIO, la regardant.

Qu'a donc cette femme?

GÉMÉA.

Le fils de Marthe... Marthe, la voleuse d'enfant!...

OTTAVIO.

Tu es Géméa?...

GÉMÉA.

Tu m'as reconnue au crime de ta mère, c'est bien !

OTTAVIO.

Terre et cieux ! la voilà, cette femme qui a fait tendre notre maison de deuil, la voilà!...

GÉMÉA.

Oui, c'est elle!... comme au premier jour, désespérée et farouche... Implacable, car elle n'espère plus!...

OTTAVIO, montrant l'église de Carignan.

Tu es en face de l'église où mon père est enseveli... Il est mort en te maudissant, prends garde !

GÉMÉA.

J'ai aussi ma mission de meurtre, prends garde à ton tour... Je te poursuivrai dans tes joies, dans ton bonheur, dans ton amour!

OTTAVIO.

Tu vas me suivre!...

GÉMÉA.

Te suivre?... et où cela?...

OTTAVIO.

Au pilori, dans les chaînes, au cachot!...

GÉMÉA.

Crois-tu?... Et que diras-tu pour m'y-faire entrer?... que ta mère a payé mes bienfaits par la plus odieuse des trahisons... qu'elle m'a pris mon enfant, enlevé ma fille, volé mon trésor... que mon mari en est mort, et que, depuis dix-sept ans, je pleure dans la solitude de mes larmes, et que mon désespoir finira par me tuer?... Eh bien ! viens, je veux entendre cela de ta bouche!... (Montrant les cordes.) Allons, voici les cordes!... Attache ces mains... meurtris-les... Il me restera toujours mon cœur pour te maudire, ma volonté pour te perdre!... J'ai connu ta mère, je te connaîtrai, attache, attache!...

OTTAVIO, à part.

Oh ! cette femme!... (Haut.) Ne provoque jamais ma colère !

GÉMÉA.

Tu me reverras !

Ne le souhaite pas! OTTAVIO.

Tu me retrouveras!... GÉMÉA.

Ne le tente pas! OTTAVIO.

Au revoir!... GÉMÉA.

(Les cloches de l'église sonnent. — Ottavio et Géméa s'arrêtent en apercevant Paula qui passe dans le fond, en litière.)

### SCÈNE XIII

LES MÊMES, PAULA.

PAULA, aux porteurs.

N'allez pas plus avant, la montée est trop rude.

L'UN DES PORTEURS.

Mais pour vous, signora...

PAULA.

Non... le comte m'offrira son bras.

(Elle sort de la litière.)

GÉMÉA, à part.  
Paula Lomellini!

OTTAVIO, à Paula.

Je vous ai fait attendre, pardonnez-moi.

GÉMÉA, à part.

Comme elle ressemble à Gédéon!

OTTAVIO, à Paula.

Prenez mon bras...

GÉMÉA, à part.

Ma fille aurait son âge.

PAULA, reculant en apercevant Géméa.

Encore cette femme!

OTTAVIO.

Venez!

PAULA, à part.

Comme elle me regarde!... (A Ottavio.) Mais qui est-elle enfin?... Savez-vous son nom!...

OTTAVIO.

Elle se nomme Géméa.

GÉMÉA, à part.

Elle n'a pas tressailli à mon nom!...

PAULA, à Ottavio.

Une étrangère?...

OTTAVIO.

Une juive.

PAULA, avec horreur.

Une juive!...

GÉMÉA, à part.

Elle aussi nous méprise! — Ma pauvre petite aurait été émue à mon nom... elle aurait eu un sentiment de pitié pour sa race!

PAULA, à Ottavio.

Elle pleure!...

GÉMÉA, à part.

Noémi, ma pauvre et bien-aimée Noémi, comment mes cris ne te réveillent-ils pas même dans ta tombe, si tu es morte, ou, vivante, ne te ramènent-ils pas dans mes bras!

(Elle tombe assise sur les marches de sa maison.)

PAULA.

Elle m'attendrit!

OTTAVIO.

La prière va commencer.

PAULA.

• J'ai regret du sentiment que j'ai éprouvé tout à l'heure... Juive ou non, elle est pauvre, elle souffre... (A Géméa, en lui offrant sa bourse.) Tenez, prenez...

GÉMÉA.

Gardez votre argent... je n'ai besoin de rien.

PAULA.

De la fierté?

GÉMÉA.

Pourquoi pas?

PAULA, reculant.

Le vilain regard! (A ottavio.) Elle me fait peur!... Ah! venez, Ottavio, venez!

OTTAVIO, à part.

Voudrait-elle se venger sur elle?

PAULA, entraînant Ottavio.

Venez! venez!

(Ils montent vers l'église.)

GÉMÉA.

Le vilain regard a-t-elle dit!... Eh bien, soit!... J'ai assez pleuré, il faut que quelqu'un pleure à son tour!... (Se retournant.) Malheur à toi, Ottavio!... malheur à toi, comte Doriani!... Malheur! malheur!...

(Elle rentre chez elle; Paula et Ottavio disparaissent dans l'église.)

FIN DU PREMIER ACTE

---

## ACTE DEUXIÈME

Une chambre pauvre, mal meublée, chez Géméa ; dans un coin, une lampe allumée ; à gauche, près de la fenêtre, une table recouverte d'un méchant lapis bariolé et chargé de cartes de différentes formes et de différentes grandeurs ; un sablier et une tête de mort au milieu. Une porte au fond. Portes latérales. — Des fenêtres.

### SCÈNE PREMIÈRE

GÉMÉA, RUTCHIONI, CASTARA, FRIMAGOUSTE,  
FRIGOLINI.

(Ils sont masqués.)

(Au lever du rideau, Géméa est assise le coude posé sur la table et la tête appuyée sur sa main ; elle est profondément absorbée. On entend de petits bruits dans les portes et les fenêtres, puis portes et fenêtres roulent doucement sur leurs gonds, et les voleurs se glissent dans la maison. — Ils sont masqués.)

GÉMÉA.

Oui !... (Touchant son front.) Oui, ma vengeance est là !... Mais comment, mais par qui l'exécuter ?

(Elle s'enfonce plus avant dans ses réflexions. Les voleurs aperçoivent Géméa.)

RUTCHIONI, à Géméa.

Tes clefs ?...

GÉMÉA, se levant..

Qui me parle ?... Des hommes masqués !...

CASTARA.

Pas un mot de plus !

RUTCHIONI.

Tes clefs ?...

GÉMÉA.

Les voici !...

(Cbacun prend une clef, ouvre les armoires, les placards, furète partout.)

CASTARA, ouvrant une armoire.

Vide !

FRIMAGOUSTE, ouvrant un coffre.

Des haillons !

CASTARA.

Rien, rien !

GÉMÉA, riant.

Çà, je ne suis donc plus la sorcière ?... Tenez, vous me faites pitié !... Je vous attendais !... vous vouliez de l'or, en voilà !...

(Elle jette une poignée d'or par terre, que les hommes de Rutchioni se disputent.)

RUTCHIONI, à Géméa.

Pourquoi regardes-tu mes compagnons ainsi ?...

GÉMÉA.

Je les observe : ils doivent avoir peu de pouvoir se contentant de si peu ?

RUTCHIONI.

Ah !

GÉMÉA.

Toi, c'est différent : Voulant beaucoup, tu dois pouvoir beaucoup... Veux-tu me servir ?...

RUTCHIONI.

Te servir !... Et tu aurais confiance en moi ?...

GÉMÉA.

Je vais te répondre.

(Elle lui arrache son masque ; les voleurs bondissent et l'entourent, voulant la tuer.)

RUTCHIONI.

Arrêtez !... (A Géméa.) Tu as vu mes traits ?

GÉMÉA.

Et je sais ton nom : tu t'appelles Rutchioni.

RUTCHIONI.

Où m'as-tu vu ?

GÉMÉA.

Éloigne ces hommes, je te le dirai.

RUTCHIONI, aux voleurs.

Je vous rejoins.

FRIMAGOUSTE.

C'est peut-être un piège, capitaine ?

RUTCHIONI.

Allez...

FRIGOLINI, à part.

La bonne idée qu'ils ont eue de m'avoir donné ce masque... sans cela, je serais... à la porte maintenant.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II

RUTCHIONI, GÉMÉA.

RUTCHIONI.

Donc, je suis Rutchioni, j'en conviens... Bohémien, bon diable et voleur... excellent soldat par-dessus tout, si je pouvais me faire à la discipline... Tu m'as connu, où cela?

GÉMÉA.

Je ne t'ai pas connu, je t'ai vu.

RUTCHIONI.

Nous voir, c'est déjà trop.

GÉMÉA.

Tu sortais...

RUTCHIONI.

D'un bouge? c'est possible... d'un palais qu'on pillait? c'est probable... d'une rue où le diable n'y verrait goutte... d'un cabaret grouillant dans l'ombre? Cela doit être : je me grise une fois par jour... — Enfin, continue.

GÉMÉA.

Tu sortais de l'Arsenal.

RUTCHIONI.

Ah!... Et quand cela?

GÉMÉA.

Voilà trois ans.

RUTCHIONI.

Trois ans?...

GÉMÉA.

A la nuit close, ta cape sur le bras?

RUTCHIONI.

Cette nuit-là, ce n'était pas le coupeur de bourses qui passait, c'était un homme!... — Mais parlons d'autres choses.

GÉMÉA.

Oui, un homme... — Mais un homme insulté et qui demandait justice ?

RUTCHIONI.

C'est vrai.

GÉMÉA.

Un homme qui demandait justice et qu'on chassait?

RUTCHIONI.

C'est vrai.

GÉMÉA.

Un homme qu'on chassait et qui voulait se venger ?

RUTCHIONI.

Mille démons! oui!... Et tu peux ajouter que c'était un Lomellini qui commandait alors dans l'arsenal, et que je veux encore me venger de cette hommie. — M'apportes-tu la vengeance?...

GÉMÉA.

Ta vengeance et la mienne.

RUTCHIONI.

Parle.

GÉMÉA.

Et dix mille écus si tu obéis?

RUTCHIONI.

Affaire conclue.

GÉMÉA.

On frappe!... (Regardant par la fenêtre, à part.) Ottavio!... (A Rutchioni.) Entre là, et attends... Entre, ta fortune en dépend.

RUTCHIONI, à part.

Quel est son projet?

(Il entre à gauche)

GÉMÉA, à part.

Ottavio!... ici!... chez moi!... O Jéhovah! tu es bien le Dieu de

la vengeance : tu fais de cette maison un tribunal, et de cette femme en haillons, un juge!

(Elle va ouvrir; Ottavio entre.)

## SCÈNE III

OTTAVIO; GÉMÉA.

OTTAVIO.

Vous avez pâli en me voyant?

GÉMÉA.

J'ai pâli de peur, peut-être?

OTTAVIO.

Non, de haine.

GÉMÉA.

Ma haine?... tu ne serais pas chez moi, si tu y croyais.

OTTAVIO.

Je vous apporte des paroles de paix.

GÉMÉA.

Tu m'accuses d'avoir tué ta mère.

(Mouvement d'Ottavio.)

OTTAVIO.

Enfin, je vous offre la paix?

GÉMÉA.

J'écoute.

OTTAVIO.

Je veux réparer, s'il se peut, le mal que ma mère vous a fait... Je suis riche...

GÉMÉA.

De l'argent!... (se contenant.) Au fait, pourquoi pas?... Combien donnes-tu?

OTTAVIO.

Fais ton prix, si tu consens à partir sur-le-champ?

(Mouvement de Géméa.)

GÉMÉA, se contenant.

Pour où ?

OTTAVIO.

Très-loin.

GÉMÉA.

Aujourd'hui même ?

OTTAVIO.

Sur l'heure.

GÉMÉA.

Tu sais où est ma fille !

OTTAVIO.

Je l'ignore.

GÉMÉA.

Ma fille est à Gênes, tu le sais, tu veux m'éloigner !

OTTAVIO.

Votre douleur vous égare.

GÉMÉA.

Que t'importe ma présence, alors ?... Tu te troubles ?... Tiens, je veux bien te donner un conseil : Si ce sont mes ennemis qui t'envoient, ne les écoute pas... Si tu sais où est mon enfant, dis-lé-moi !... Veux-tu me la rendre ?... On ne sait pas la vengeance ou le pardon que peut cacher la prière d'une mère... Le veux-tu, le veux-tu ?

OTTAVIO.

Il ne m'est pas plus donné de retrouver ta fille qu'à toi de me rendre ma mère... Mais écoute... oui, je dois parler, je parlerai : Je veux conjurer un crime !

GÉMÉA, à part.

Que dit-il ?

OTTAVIO.

Je me troublais, et tu te troubles à ton tour... C'est qu'il y a entre nous un abîme où s'agitent deux fantômes : la vengeance et le meurtre.

GÉMÉA, à part.

Il a pénétré ma pensée !

OTTAVIO.

J'ai horreur du sang... sauve-moi de moi-même, pars !

GÉMÉA, à part.

Je me trompais !...

OTTAVIO.

Oui, éloigne-toi!... J'ai beau me dire que ma mère elle-même ne t'accuserait peut-être pas de sa mort... que tu ignorais les dangers de sa position... qu'elle aurait dû respecter le toit paternel, car la maison du père est sacrée... Laisser l'enfant où Dieu l'avait placée... à ceux que la Providence avait choisis pour veiller sur elle... au foyer qui l'avait vue naître... au berceau que sa mère avait béni... Oui, je me le dis, mais mon âme se soulève à ton approche... et l'ombre de ma mère se dresse entre nous et crie : vengeance!... Et j'entends cette voix qui m'émeut... et je vois cette vision qui me pousse... et je sens... — Encore une fois, épargne-moi ce crime, va-t'en, va-t'en !

GÉMÉA.

Mon sang t'épouvante, c'est bien !

OTTAVIO.

Oui, j'ai peur!... Tu m'as menacé dans mon bonheur, dans mon amour, j'ai peur!... Tu ne prendrais pas ma vie, tu choisirais celle des autres pour m'accabler... Tu irais chercher ma torture dans leur agonie... Tu me l'as dit, je te crois et je tremble!... je n'aurais de salut que dans ta mort!... Je ne veux pas de sang à mes mains, pars, pars !

GÉMÉA.

L'insensé !

OTTAVIO, tombant à ses genoux.

Au nom du ciel !

GÉMÉA.

J'ai été ainsi aux pieds de ta mère !

OTTAVIO.

C'est à genoux que te prie !

GÉMÉA.

J'ai prié aussi.

OTTAVIO.

C'est devant Dieu que je t'implore!

GÉMÉA.

Pleure, prie, supplie... chaque larme m'affermît dans ma haine, chaque prière consolide ma vengeance!

OTTAVIO, se levant.

Oh!

GÉMÉA.

Je sais où te frapper maintenant!

(Pause.)

OTTAVIO.

Dans Paula, n'est-ce pas?

GÉMÉA.

Tu le verras.

OTTAVIO.

Une guerre à mort, soit!... Tu n'es plus une femme, tu es plus qu'un homme, puisque tu m'as fait trembler!... Vipère, je t'écraserai du pied si je te retrouve dans mon chemin!

(Il sort, Rutchioni entre.)

## SCÈNE IV

GÉMÉA, RUTCHIONI.

GÉMÉA.

Comme la lionne, j'aurai quelque chose à déchirer dans ma douleur!

RUTCHIONI, à part.

C'est Géméa!... (Haut.) Vous deviez bien aimer votre fille, pour haïr ainsi après tant d'années?

GÉMÉA.

Si je l'aimais!

(Elle pleure.)

RUTCHIONI, à part.

Quel mal on peut faire sans s'en douter !

GÉMÉA.

Enfin, tu me vengeras !

RUTCHIONI.

J'étais à Bisagno en 1728. J'ai su votre malheur. J'ai même connu le parrain de votre fille.

GÉMÉA.

Tu as connu ce misérable ?

RUTCHIONI.

Ce mi... oui, j'ai connu ce misérable. Il ne vous voulait pas de mal, pourtant.

GÉMÉA.

Que Dieu en ait pitié, moi, je le maudis !

RUTCHIONI, avec émotion.

Vous êtes dans votre droit. J'aurais ri aux éclats tout à l'heure, à présent je suis comme contrarié et ému pour lui de vos paroles. Enfin, vous l'avez maudit, c'est bien. Je suis un brigand... j'ai vécu dans des bouges infects en compagnie de drôlesses impossibles... j'ai connu des hommes bons tout au plus à être écrasés entre deux portes comme des rats... j'ai battu les sbires, volé au jeu, dévalisé des palais... mais de tous mes crimes, le seul qui me déchire le cœur comme un remords, c'est votre malheur !

GÉMÉA.

Mon malheur ?

RUTCHIONI.

Je m'entends... — je n'ai pu m'empêcher de pleurer en vous écoutant. J'ai compris que c'était infâme d'arracher un pauvre petit être des bras de sa mère pour le confier à des soins étrangers... Oui, doublement infâme, car, d'un enfant libre et fier, on fait presque un bâtard, un enfant trouvé ou perdu, moins que rien !

GÉMÉA.

Tu as raison !

RUTCHIONI.

Je vous aime d'aimer ainsi votre enfant, vous. Quand je pense que j'ai pu... que j'étais... que... enfin, touchez là... Je vous vendais mon appui, je vous le donne maintenant... Touchez là, touchez là !

GÉMÉA.

Où sont tes compagnons ?...

RUTCHIONI.

Vous allez me demander la mort d'Ottavio ?

GÉMÉA.

Sa mort ? Tu ne sais pas haïr, pour un Italien !... Mais qu'est-ce que la mort, qui n'est souvent que l'agonie d'un instant ?... On a à peine souffert qu'on ne souffre plus !

RUTCHIONI, gravement.

Je vous ai comprise. Mais écoutez-moi : j'userai jusqu'à ma dernière semelle pour vous aider à retrouver votre fille ; mais au delà, rien de plus. J'avais cru jusqu'ici que les mères ne demandaient pas mieux que de se débarrasser de leurs enfants. Vous m'avez prouvé le contraire. Voilà pourquoi Paula Lomellini me sera sacrée... oui, sacrée, parce qu'elle a une mère, et une mère qui pleurerait aussi sur elle. — Je vous ai parfaitement comprise, vous voyez : vous enlèveriez cette enfant comme on vous a enlevé la vôtre... vous rendriez aux autres vos tortures, votre désespoir... Eh bien, non !... c'est assez d'une fois comme cela !... Ajoutez dix mille écus aux dix mille que vous m'avez déjà offerts, je vous dirai encore : Je ne suis pas votre homme, cherchez ailleurs !

GÉMÉA.

Fatalité de ma vie ! les misérables mêmes se transforment pour ne pas me venger !...

(Elle s'assied.)

RUTCHIONI.

Adieu !... (Revenant sur ses pas.) Je vous ai dit que j'avais pleuré en vous écoutant. C'est vrai... Et je me sens meilleur depuis... le mauvais s'en est allé avec ma première larme !... (Géméa se lève avec impatience.) Ça vous est égal, je le comprends... Mais vous saurez une chose pourtant. Je suis un en-

fant trouvé. De ce qu'on m'a ramassé dans une rue comme un chien, j'ai voulu mordre, et j'ai mordu. J'ai pris la société corps à corps; du faible j'ai été au fort, du petit au grand; j'ai été implacable, farouche, terrible! Voilà vingt ans que cela dure... et pendant vingt ans, je n'ai pas eu un instant l'espérance de retrouver ma mère. Je me suis souvent demandé si Dieu ne maintenait pas mon isolement à cause même de mes crimes. Je vous dirai donc : N'imites pas le brigand Rutchioni. La vengeance est douce aujourd'hui, amère demain. Elle est stérile. Elle ne rend rien. Rendre est d'un Dieu. Priez Dieu, il vous rendra peut-être votre fille. — Mais le jour où il vous dira : Ta fille est là!... s'il vous faut le bras d'un homme, prenez le mien... sa vie, la mienne est à vous!... Fût-elle dans une forteresse, cette enfant, j'y grimperais, avec mes ongles, avec mes dents, et j'irais la chercher!... En attendant, priez! Au revoir, Géméa, au revoir!

(Il sort.)

## SCÈNE V

GÉMÉA, seule.

« La vengeance est stérile... » C'est vrai!... Dieu ne me rendrait pas ma fille, si j'élevais vers lui des mains criminelles.. C'est possible! Pourquoi écouterait-il des prières tachées de sang?... Mais depuis dix-sept ans je prie, et mes mains sont pures, et j'étouffe mes cris, et je dévore mes larmes, et j'endors même ma vengeance dans l'espérance de retrouver ma fille!... (S'asseyant par terre.) N'importe, Dieu l'éprouve, humilie-toi et prie!... — Seigneur, Dieu d'Israël, Dieu tout-puissant, je mets mes colères à tes pieds, écoute-moi... je te sacrifie ma colère, exauce-moi... j'élève vers toi mon cœur meurtri et suppliant, rends-moi, rends-moi ma fille! (Pause.) Dieu m'a-t-il entendu?... hélas! hélas! hélas!... (Ses mains rencontrent les cartes que les voleurs ont jetées par terre; elle les ramasse machinalement.) MES cartes!... Ces hommes ont tout bouleversé!... — Elles ne m'ont servi à rien jusqu'ici. — Elles disent vrai quelquefois; — m'ont-elles rendu ma fille? . (Secouant la tête tout en disposant ses cartes par terre.) Mensonge!... mensonge!...

(Entre Frigolini.)

## SCÈNE VI

GÉMÉA, FRIGOLINI.

FRIGOLINI, à part, du fond.

Que fait-elle donc là ?

GÉMÉA.

Elles me disaient hier la mort de ma fille, elles m'annoncent son retour aujourd'hui!... (Elle recommence.) ENCORE !

FRIGOLINI, à part.

Elle se tire les cartes... bon... puisqu'elle est en train, je vais faire entrer l'autre.

GÉMÉA.

Noémi me reviendrait!... — La première personne qui franchira mon seuil...

FRIGOLINI, faisant entrer Bianca.

La voilà, attendez!

(Frigolini sort; Bianca est voilée.)

GÉMÉA, continuant.

Oui, c'est cela... c'est bien cela!

BIANCA, à part.

Mon Dieu, pardonnez-moi ce moment de faiblesse!

GÉMÉA, avec joie.

Cette personne me rendra ma fille! Ma fille! je la verrai! je l'embrasserai! (Se levant.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!... mon cœur bat comme si c'était possible! (Se retournant.) Qui est là? Que me veut-on? (A part.) Une femme!... — une femme voilée!

## SCÈNE VII

GÉMÉA, BIANCA.

BIANCA.

Je vous dérange ?

GÉMÉA.

Non, restez!... (A part.) O tyrannie éternelle d'une idée... on

dirait la femme voilée du passé! (Haut.) Vous venez me consulter?

BIANCA.

Oui.

GÉMÉA, à part.

Mes plus douloureux souvenirs s'éveillent à son aspect! (Haut.) Montrez-moi votre main?

BIANCA.

Mais vous êtes cartomancienne, je crois?

GÉMÉA.

Cartomancienne et magicienne... Les génies de lumière m'ont douée... Mon âme communie avec le passé, et l'avenir n'a pas d'abîme pour moi!... — votre main?

BIANCA.

La voici.

GÉMÉA.

Non, la gauche, et sans gants! (Bianca ôte son gant et lui tend sa main. A part.) Une cicatrice!... C'est la main qui retenait la portière de la voiture!

BIANCA.

Vous tremblez?

GÉMÉA.

Le Dieu approche!

BIANCA.

Vous pâlissez?

GÉMÉA.

Le Dieu me saisit! (A part.) Toutes mes tortures passées se dressent devant moi! (Haut.) Relevez votre voile... Il le faut! il le faut! (Bianca relève son voile.) Bianca Lomellini!

BIANCA.

D'où savez-vous mon nom?

GÉMÉA.

Je sais tout. Oui, Bianca, de la famille des Lorioni, fille du dernier duc, et femme de Jean Lomellini, dont elle reçut en douaire l'île de Taberca. Les cartes diront le reste. Asseyez-vous. (Elle lui montre la table. A part.) La mère de Paula!

BIANCA, à part.

Je tremble malgré moi.

(Géméa ramasse les cartes.)

GÉMÉA, à Bianca, en se dirigeant vers la table.

Quel jeu?... le Petit-Sorcier, ou le grand Etteïla?... Le Petit Sorcier que voici : trente-deux cartes ; le grand Etteïla, que voilà : soixante-dix-huit cartes et cent dix-huit tableaux symboliques ?

A votre choix...

BIANCA.

Non, choisissez.

GÉMÉA.

BIANCA, désignant le grand Etteïla.

Celui-ci.

GÉMÉA, battant les cartes.

Vous me connaissiez ?

BIANCA.

Nullement.

GÉMÉA.

De nom ?...

BIANCA.

On vous appelle à Gênes la Tireuse de cartes, je connais ce nom.

GÉMÉA, l'observant.

On m'appelle aussi l'Usurière ?...

BIANCA.

Je suis pressée.

GÉMÉA.

Coupez... Vous ne m'aviez jamais vue ?...

BIANCA.

Jamais... — Mais dépêchons !

GÉMÉA.

Tout vient à temps. — A chacune de mes questions, vous désignerez un paquet de cartes. (Elle fait quatre paquets.)

BIANCA.

Bien !

GÉMÉA.

Pour vous ?... chez vous ?... ce qui vous attend ?... (Prenant un

paquet de cartes.) Tout vient à temps! tout vient à temps! (Regardant les cartes, après les avoir disposées sur la table les unes après les autres.) Vous avez beaucoup voyagé; — oui, beaucoup; — inquiète, tourmentée, comme si quelqu'un vous poursuivait; — un ennemi ou un remords; — l'un et l'autre, peut-être! (A Bianca.) Vous n'avez jamais rien eu à vous reprocher?

BIANCA.

Non, rien.

GÉMÉA, regardant les cartes.

Toujours des voyages!... Oui, toujours : Vous emportiez dans vos bras une enfant que vous dérobiez à tous les yeux... Vous l'avez même défendue une fois avec énergie... aux environs de Gênes... à la Polcévéra... Une femme désespérée s'était jetée au-devant de vos chevaux... elle s'était cramponnée à la portière de votre voiture... elle vous avait déchiré les mains avec ses ongles... (Montrant la main de Bianca, que celle-ci avait posée sur la table.) Tenez, cette cicatrice, peut-être? (Bianca retire vivement sa main. A part.) C'est elle!

BIANCA, à part.

Quelle est cette femme? (Haut.) Je n'ai jamais été à la Polcévéra.

GÉMÉA.

C'est possible... cependant... (Se ravisant.) Après tout, c'est possible. (Après avoir consulté ses cartes.) Craignez-vous la vérité?...

BIANCA.

Non.

GÉMÉA, cherchant dans les cartes.

Vous êtes menacée d'un grand malheur... d'une ruine... (Cherchant.) mais attendez!... — le malheur sera conjuré... — attendez!... — Il le sera par une femme... bohémienne, mauresque ou juive, que vous avez vue ou verrez aujourd'hui même.

BIANCA.

Après?

GÉMÉA, prenant le deuxième paquet.

Doute et mystère dans votre maison : Cette carte représente un être vivant; elle est renversée, signe de confusion et de deuil!

Une mort?

BIANCA.

GÉMÉA.

Non, cette carte présage le contraire. — Votre fille... Vous avez une fille?

Oui.

BIANCA.

GÉMÉA, regardant les cartes.

Votre fille... C'est étrange!

Quoi?...

BIANCA.

GÉMÉA.

Etrange! étrange!...

BIANCA.

Quoi donc? que voyez-vous? Parlez, je le veux! ..

GÉMÉA.

Vous ne vous êtes jamais séparée de cette enfant?...

Non...

BIANCA.

Sa nourrice...

GÉMÉA.

C'est moi qui l'ai nourrie!

BIANCA.

Vous?...

GÉMÉA.

Moi!

BIANCA.

Cette enfant?...

GÉMÉA.

Cette enfant!

BIANCA.

GÉMÉA.

Je porte malheur à ceux qui veulent m'abuser... souvenez-vous de Muranoti!

BIANCA.

Que voulez-vous dire?...

GÉMÉA.

Il mentait, et il est mort.

BIANCA.

Pourquoi cette menace ?...

GÉMÉA.

Les cartes parlent... elles ont parlé... Cette enfant attend sa mère !

BIANCA, se levant.

Mais sa mère, c'est moi... je vous l'ai dit, c'est moi !

GÉMÉA.

Vous êtes duchesse, comtesse, fille de comte et duc... elle est de sang plébéien, d'origine maudite, de race proscrite !...

BIANCA.

Cela n'est pas !

GÉMÉA.

Vous êtes chrétienne, elle est juive !...

BIANCA.

Assez, assez !... Vous imaginez, vous inventez, vous mentez !... Vos cartes ne vous disent rien !... Ce sont mes ennemis qui vous font parler !... Vous mentez, vous mentez !...

GÉMÉA.

Je mens, et tu trembles ?... Je mens, et tu pâlis ?... Mentirai-je encore quand je t'aurai dit ce qui t'amène ici ?...

BIANCA.

Je ne veux pas le savoir !

GÉMÉA, se plaçant devant elle.

Tu le sauras pourtant !... Ce n'est pas seulement la tireuse de cartes que tu cherchais, c'est aussi l'usurière !

BIANCA.

Moi ?

GÉMÉA.

L'usurière qui peut relever ta fortune qui croule !...

BIANCA.

Mais...

GÉMÉA.

L'usurière qui peut racheter ton mari prisonnier !

BIANCA.

Elle sait tout !...

GÉMÉA, ouvrant une armoire secrète.

Sa rançon est là... regarde, regarde!... de l'or à acheter des palais, de l'or à payer une ville !

BIANCA, éblouie.

Oh !...

GÉMÉA.

Des voleurs envahissaient ma maison tout à l'heure, et ils n'ont rien trouvé... ma maison s'était faite pauvre et dévastée pour eux ; elle se fait opulente et devient palais pour toi !

BIANCA.

Oui, vous pouvez nous sauver... vous le pouvez!... Mon mari est au pouvoir du bey de Tunis, qui le retient prisonnier... il me faut sa rançon, plus une certaine somme pour faire face à des engagements contractés par lui sur la place de Gênes... Vous voyez, c'est l'honneur que vous nous rendrez... c'est la vie de mon mari que je vous devrai !... D'ailleurs, cet argent, vous ne pouvez le perdre... Vous connaissez notre fortune... Nous avons une galère dans l'Inde et deux autres louées au roi d'Espagne... eh bien ! je vous les offre en garantie... J'ai tout prévu... tout préparé... voici l'acte !... Ah ! sauvez notre honneur ! sauvez mon mari ! sauvez-nous ! sauvez-nous !

GÉMÉA.

Vos garanties sont insuffisantes.

BIANCA.

Alors, prenez mes diamants, ma villa, mes deux palais de Gênes. Prenez, prenez, et sauvez-nous!...

GÉMÉA.

Ce n'est pas assez.

BIANCA.

Mon Dieu, mais que vous faut-il?...

GÉMÉA.

Un seul mot... Paula est-elle ta fille?

BIANCA.

Paula... et que t'importe?

GÉMÉA.

J'ai mon orgueil aussi, moi... l'orgueil de ma science!...  
Est-ce ta fille?...

Oh!

BIANCA.

Voici de l'or...

GÉMÉA.

Mon Dieu!

BIANCA.

Prends et parle!

GÉMÉA.

BIANCA, à part.

Que ferait-elle de mon secret?...

GÉMÉA.

Il serait peut-être trop tard demain.

BIANCA, à part.

Si on allait me reprendre Paula?

GÉMÉA.

La rançon de ton mari est là!

BIANCA.

Mon mari!... l'abandonner!... à la mort, peut-être!...

GÉMÉA.

Est-ce ta fille?...

BIANCA.

Vous me torturez!

GÉMÉA.

Je suis condamnée à savoir!...

BIANCA.

Ou me la laissera, n'est-ce pas?...

GÉMÉA, avec un cri de joie.

Ah! ce n'est pas sa fille!...

BIANCA.

Vous connaissez sa mère!... vous voulez me la reprendre!...

GÉMÉA.

Oui, je connais sa mère!... sa mère, c'est Géméa!... sa  
mère, c'est moi!...

Vous?...  
BIANCA.

Elle ne l'a pas deviné à ma joie!...  
GÉMÉA.

C'était un piège!  
BIANCA.  
GÉMÉA.

Je ne sais même plus que j'ai souffert!... (Montrant la cachette.)  
Tiens, prends, ma fortune est à toi!... puise de tes deux  
mains!... Je suis trop riche, maintenant, j'ai retrouvé ma  
fille!...

BIANCA.  
Gardez votre or... je trouverai des ressources ailleurs!

GÉMÉA.  
Cette femme croit que je m'occupe d'elle!... Vous allez me  
la rendre, n'est-ce pas?

Jamais!  
BIANCA.

Ah! prenez garde!  
GÉMÉA.

Jamais! jamais!  
BIANCA.  
GÉMÉA.

J'en appellerai à la justice?  
BIANCA.

Je nierai!  
GÉMÉA.

A votre conscience?  
BIANCA.

Je me tairai.  
GÉMÉA.

Tu oserais cela?  
BIANCA.

Essaye!...  
GÉMÉA.

Tu te parjurerais?...  
BIANCA.

Je suis prête.

GÉMÉA, fermant la porte.

Alors, tu ne sortiras pas d'ici!...

BIANCA.

Allons, bohémienne, mécréante, ouvre cette porte!

GÉMÉA.

Donne l'ordre à Paula de me suivre, moi, sa mère!

BIANCA.

Non!

GÉMÉA.

Ecris!

BIANCA.

Jamais!

GÉMÉA.

A merveille!

(Elle prend son manteau.)

BIANCA.

Où vas-tu?...

GÉMÉA.

Mon cœur suffira pour là convaincre!

BIANCA, lui barrant le passage.

A ton tour, tu ne sortiras pas!...

GÉMÉA, la repoussant.

Arrière! arrière!... (A Figolini, qui accourt.) Tu me réponds de cette femme!...

(Elle sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

---

## ACTE TROISIÈME

Au palais Lomellini, une petite chambre. — Une table. — Un prie-Dieu dans un coin.

### SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, seule, agitée.

Madame de Lomellini!... disparue, disparue!... Et cette pauvre Paula!... Elle était encore là tout à l'heure, en larmes, désespérée!... J'avais envie de lui crier : « Calme-toi, madame de Lomellini n'est pas ta mère, nous t'avons trompée ! » Mais non, cette révélation l'aurait tuée !

(Entre Ottavio.)

### SCÈNE II

OTTAVIO, THÉRÈSE.

OTTAVIO, courant à Thérèse.

Que m'a-t-on appris?... madame de Lomellini...

THÉRÈSE.

On ignore où elle est, monsieur le comte... Au point du jour je suis entrée dans sa chambre, elle n'y était déjà plus!...

OTTAVIO.

On est à sa recherche ?

THÉRÈSE.

Tous les gens du palais!

OTTAVIO.

Où est Paula?...

THÉRÈSE.

Au couvent des Carmélites... elle a cru que madame de Lomellini pouvait y être. Mais monsieur le comte sait sans doute que monsieur de Lomellini...

OTTAVIO.

Est prisonnier... oui, je le sais... j'ai envoyé sa rançon.

THÉRÈSE.

J'entends Paula ! (Bas au comte.) Monsieur le comte, cachez vos inquiétudes... dissimulez vos craintes... notre chère enfant est assez malheureuse !

OTTAVIO.

Elle aime tant sa mère !

(Paula entre. Elle est pâle, agitée, gévréuse.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, PAULA.

PAULA, entrant sans voir personne.

Elle n'y est pas !... (Otant sa cape.) Ah !... j'ai le pressentiment d'un malheur !... Je sens autour de moi des fils invisibles qui m'entraînent dans un abîme ! (Se jetant à genoux sur le prie-Dieu.) Mon Dieu, mon Dieu, veillez sur ma mère !..

THÉRÈSE.

Mademoiselle, voici monsieur le comte !

PAULA, se levant.

Ma mère a disparu, Ottavio !..

OTTAVIO, la calmant.

Voyons, voyons !..

PAULA, à Thérèse.

Son lit n'a pas été défait... elle a eu de la lumière toute la nuit !..

THÉRÈSE.

Dans la soirée elle était calme... elle m'a même souri en me congédiant.

PAULA.

J'ai couru comme une folle au couvent des Carmélites... un instant j'ai cru la voir dans une rue... mon désespoir s'était

dissipé... mon cœur battait de joie... j'ouvrais déjà les bras pour la recevoir... Hélas! ce n'était pas elle!... Ottavio, si un malheur arrive à ma mère... j'en mourrai!...

OTTAVIO.

Votre tendresse vous égare... madame de Lomellini se sera tout simplement attardée chez une amie.

PAULA.

Vous m'y faites penser... chez la princesse Belmori, peut-être... elle a pris le lit voilà deux jours!... (A Thérèse.) Ma bonne Thérèse, vas-y!... tu n'auras l'air de rien... si ma mère y est, tu reviendras me le dire... Va, va vite!...

(On entend frapper à la porte extérieure.)

THÉRÈSE.

On frappe!...

PAULA.

Ouvre d'abord!...

(Thérèse sort.)

OTTAVIO.

Voyons, ma chère Paula, calmez vos inquiétudes... vous exagérez... une duchesse de Lomellini ne disparaît pas de la sorte...

PAULA.

Vous avez raison... Cependant, je ne retrouverai mon calme qu'en me sentant dans les bras de ma mère!

THÉRÈSE, revenant.

Signora, un inconnu qui demande à vous parler?

OTTAVIO.

Quel homme est-ce?... son air?... sa mine?...

THÉRÈSE.

Mine d'aventurier.

PAULA, à Thérèse.

Fais entrer... (A part.) Pourvu que ce ne soit pas le messager d'une mauvaise nouvelle!...

(Thérèse introduit Rutchioni; Ottavio s'est retiré dans le fond.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, RUTCHIONI.

PAULA.

Approchez, monsieur; vous venez sans doute de la part de la duchesse ?...

RUTCHIONI.

Non, signora.

PAULA.

Vous savez où elle est ?...

RUTCHIONI.

Je l'ignore.

PAULA, à Thérèse.

Chez la princesse, vite !...

(Thérèse sort.)

PAULA, à Rutchioni.

Que désirez-vous ?...

RUTCHIONI.

Vous sauver.

PAULA.

Moi ?...

OTTAVIO, à part.

Que dit-il ?...

RUTCHIONI.

A votre âge, on ne devrait pas avoir d'ennemis... mais vous en avez, signora... et d'implacables !... Ainsi, on vous dirait : Cette maison est en feu, les murs vont crouler, ne sortez pas !...

PAULA.

Ma vie est menacée ?...

RUTCHIONI.

On vous dirait : Votre mère est en danger, votre fiancé est en péril, ne bougez pas... si ce n'est au bras d'un vaillant homme, qui sera votre mari, et qui vous défendrait au be-

soin, monseigneur le comte Ottavio... Ceci dit, signora, je vous salue.

PAULA

Mais quels sont ces ennemis ?...

RUTCHIONI.

J'aurai les yeux sur eux.

PAULA.

Vous ne me sauvez qu'à demi en me cachant leurs noms ?

RUTCHIONI.

Non, signora. A dater d'aujourd'hui je serai votre ombre. Dans le danger, vous me verrez; après le danger, je disparaîtrai!... Vous n'aurez pas l'ennui de me remercier... Ah! je suis ainsi, signora... dévoué, mais invisible!...

(Il s'incline et veut s'éloigner.)

OTTAVIO, s'avançant.

Un mot!

RUTCHIONI.

Ah! le seigneur Ottavio!

OTTAVIO, lui tendant une bourse.

Cent ducats... Tout service mérite récompense ?

RUTCHIONI.

Oui, quand on veut parler; si l'on doit se taire, non : au fond de votre bourse il y a une question à laquelle je ne peux pas répondre.

OTTAVIO.

La raison ?

RUTCHIONI.

Elle existe, il suffit!

OTTAVIO.

Tu ne céderais même pas à mes prières?...

RUTCHIONI.

Non.

OTTAVIO.

Ni à la force ?...

RUTCHIONI.

Encore moins.

OTTAVIO, tirant son épée.

Tu as menti, vive Dieu! tu vas parler!...

RUTCHIONI, tirant son épée.

Vive Dieu! mon gentilhomme, je vais me taire!

PAULA, se jetant entre eux.

Ottavio!

RUTCHIONI, rengainant, à part.

Triple sot! j'allais détériorer ma bonne action!...

PAULA, le retenant.

Ottavio a tort... restez... je vous en prie?

RUTCHIONI.

Avec ces façons-là, signora, vous allez faire de moi votre esclave.

PAULA.

Non, un homme généreux!... après avoir sauvé la fille, vous sauvez la mère!

RUTCHIONI.

Votre mère?...

PAULA.

Mes ennemis doivent être les siens... le malheur qui me menaçait l'a frappée... elle a disparu!...

RUTCHIONI.

Disparu!... (A part.) Diable!... est-ce que Géméa... (Haut.) Mais...

PAULA.

Ne me nommez personne, gardez vos secrets, mais sauvez la duchesse!... Je ne sais pourquoi, mais je suis convaincue que vous le pouvez, que vous le ferez!... Ah! ne vous montrez pas moins bon que vous êtes, monsieur... J'ai confiance en vous... Je sens que ma prière vous ira au cœur... Je suis sûre que vous tendrez la main à cette pauvre fille qui vous demande sa mère, et que vous en aurez pitié!... (Tombant à ses genoux.) Ah! rendez-moi ma mère... rendez-la-moi, monsieur, rendez-la-moi!...

RUTCHIONI, la relevant.

A mes pieds... vous!... (A part.) Je ne sais plus où j'en suis!

PAULA.

Vous me la rendrez, n'est-ce pas?

RUTCHIONI.

Oui, si c'est possible, encore oui, si ça ne l'est pas!

PAULA.

Oh!

OTTAVIO.

Vous savez où elle est?

RUTCHIONI.

Peut-être!...

OTTAVIO.

Me voulez-vous pour second?...

RUTCHIONI.

Une bonne épée ne nuit jamais.

OTTAVIO.

Espérez, Paula!...

RUTCHIONI.

A bientôt, signora...

(Ils s'éloignent.)

## SCÈNE V

PAULA, seule.

Cet homme m'a rassurée!... — Je suis aussi calme que j'étais agitée tout à l'heure!... Oui, j'espère!... je crois en lui!... Oh! oui, il retrouvera ma mère... elle va venir, je le sens là!...  
 (Géméa paraît au seuil de la porte de gauche; elle s'arrête comme éblouie en apercevant Paula.)

## SCÈNE VI

GÉMÉA, PAULA.

GÉMÉA, à part.

Ah!... c'est elle!

PAULA, sans voir Géméa.

Je veux qu'elle s'aperçoive en entrant que je m'occupais d'elle!...

GÉMÉA.

C'est ma fille!...

PAULA, prenant un livre.

Ce livre d'heures est encore mouillé de mes larmes!...  
(Baisant le livre.) Oh! larmes saintes, larmes bénies qui m'ont  
appris combien j'aimais ma mère!...

GÉMÉA, la regardant avec amour.

C'est pourtant à moi, ça!

PAULA, rangeant.

Ses fleurs, là... son ouvrage ici!...

GÉMÉA.

Comme elle est grandie!... je n'en étonne!... Mais je  
n'avais qu'à fermer les yeux pour la voir... Elle m'apparaissait  
comme une vision!... je l'ai vue grandir dans mon cœur!

PAULA.

Là, son fauteuil... et à ses pieds, ce coussin pour moi!...  
Oh! cette méchante mère, comme je la gronderai de m'avoir  
tant fait pleurer!...

GÉMÉA, lui envoyant des baisers.

Ma fille!... ma fille!... ma fille!...

PAULA.

Le livre d'heures sur ce prie-Dieu!... (Elle se dirige vers le prie-  
Dieu et aperçoit Géméa; reculant.) Ah!...

GÉMÉA, d'une voix douce et suppliante.

C'est moi... C'est moi!...

PAULA, avec effroi.

Vous?... (A part.) Ah! mon Dieu!... seule avec cette femme...  
à cette heure!... (Appelant.) Thérèse!

GÉMÉA, les mains jointes.

Oh! n'appellez pas!

PAULA.

Mais, enfin, que voulez-vous?... je ne vous connais pas,

moi!... (Reculant.) Ne m'approchez pas!... (Appelant.) Thérèse!...  
Thérèse!...

GÉMÉA, se mettant à genoux.

Je ne vous veux pas de mal, voyez...

PAULA.

A mes pieds!

GÉMÉA.

Je suis si malheureuse!

PAULA, s'attendrisant.

Vous?...

GÉMÉA.

Je ne vous fais plus peur, n'est-ce pas?

PAULA, voulant la relever.

Je vous plains, relevez-vous!...

GÉMÉA, à part.

Elle m'a touchée!...

PAULA, la relevant.

Je vous en prie, relevez-vous... — Vous pouvez vous asseoir.

GÉMÉA, la dévorant des yeux.

Je suis bien... je suis heureuse!...

PAULA.

Pourquoi me regardez-vous ainsi?...

GÉMÉA.

Vous êtes belle, vous êtes bonne!

PAULA.

Pourquoi pleurez-vous?

GÉMÉA.

Pourquoi?... (A part.) Comment lui dirai-je que je suis sa  
mère?...

PAULA.

Que puis-je pour vous?

GÉMÉA, à part.

Sa mère!... Ce mot me fait trembler maintenant!...

PAULA.

Le pauvre qui nous arrive est un hôte choisi par Dieu.

Vous me supposiez bonne, c'est déjà une raison pour que je sois meilleure. Puis au fond, tout au fond, je ne suis pas plus endurcie qu'une autre. Voyons, causons... que vous faut-il... que puis-je pour vous... je vous écoute, parlez?...

GÉMÉA, à part.

Elle peut me tuer d'un mot.

PAULA.

Vous ne doutez pas de moi, au moins?

GÉMÉA, vivement.

Non... oh! non!

PAULA.

Alors, parlez... comme à une amie... Vous ne rencontrerez jamais un cœur plus vivement ému de vos malheurs que le mien.

GÉMÉA.

Donnez-moi votre main à baiser, le voulez-vous?

PAULA.

Ma main?..

GÉMÉA.

Je cherche ma fille, ça me portera peut-être bonheur... Le malheur rend superstitieux... Ma fille vous ressemblait, du reste... On me l'a volée!... En serrant votre main, je croirai presser la sienne... en touchant vos doigts de mes lèvres, je croirai l'embrasser...

(Paula lui tend la main)

GÉMÉA, couvrant sa main de baisers.

Oh!...

PAULA, à part.

La pauvre femme!... et moi qui la prenais pour une voleuse... (Haut.) On vous avait enlevé votre fille?...

GÉMÉA.

Oui, tout enfant.

PAULA.

Vous ne l'avez jamais revue?

GÉMÉA.

Si, une fois, après dix-sept ans de séparation!

PAULA.

Vous a-t-elle reconnue?

GÉMÉA.

Interrogez votre cœur.

PAULA.

Mon cœur répond : oui!... (Avec exaltation.) Mais son âme a dû aller d'elle-même au-devant de la vôtre, ses bras s'ouvrir d'eux-mêmes pour vous embrasser!

GÉMÉA.

Non!

PAULA.

Non?... L'âme comme le sang a sa parenté... la mienne bondirait tout entière au-devant de ma mère!...

GÉMÉA, à part.

Sa mère!...

PAULA.

Qu'avez-vous?

GÉMÉA.

Oh! rien... rien... Souvent je souffre sans savoir pourquoi...

PAULA.

Comment se nommait-elle?

GÉMÉA, l'observant.

Elle se nommait Noémi... (Avec découragement.) Elle porte un nom chrétien, maintenant.

PAULA.

Ah!

GÉMÉA.

C'est bien affreux, n'est-ce pas?... On ne nous trouvait pas assez séparées par l'absence, on a encore mis entre nous un Dieu étranger.

PAULA.

Le vrai Dieu!...

GÉMÉA.

Le Dieu qui nous sépare!...

PAULA.

Ainsi, votre fille est chrétienne? \*

GÉMÉA.

Oui... (L'observant) une grande dame se disait sa mère...

PAULA.

Elle l'a cru?...

GÉMÉA.

Elle devait le croire.

PAULA.

Mais elle l'aime, alors?

GÉMÉA.

Qu'auriez-vous fait à sa place?...

PAULA.

Ah! la malheureuse enfant... la voilà placée entre la mère que le hasard lui a choisie et celle que la nature lui a donnée!

GÉMÉA.

Oui, mais sa tendresse m'est due... à moi, à moi seule!...

PAULA.

Ma mère parlerait comme vous.

GÉMÉA, à part.

Sa mère!... (Haut, avec explosion.) Vous l'aimez donc bien, cette femme?...

PAULA, étonnée.

Quelle femme?

GÉMÉA.

Oh! pardon, pardon... madame de Lomellini?...

PAULA.

Ma mère?... si je l'aime?... Pouvez-vous le demander, vous qui aimez tant votre fille?

GÉMÉA, à part.

Ah! mon Dieu!

PAULA.

Tenez, ce matin... Vous m'écoutez, n'est-ce pas?... Ce matin, j'étais toute rayonnante... La vie chantait en moi... Tout me souriait... le pâle rayon de soleil qui m'avait réveillée avait lui-même un air de fête... A peine habillée, je me glissai sur la pointe des pieds dans la chambre de ma mère pour la sur-

prendre par un baiser... Je souriais... mais mon sourire se glaça soudain sur mes lèvres... Cette chambre était vide !... Je devins pâle... mon cœur se serra... J'eserais morte à cette heure, si un inconnu ne m'avait rassurée!... me demanderez-vous encore si je l'aime ?

Ah !...

GÉMÉA, à part.

PAULA, s'exaltant.

Et comment ne l'aimerais-je pas !...

GÉMÉA, à part.

J'étouffe !...

PAULA.

Tout le monde l'aime, d'ailleurs !... Elle est si bonne, si douce, si charmante !... Vous la connaissez ?... elle est belle... comme la plus belle madone de Raphaël !... Moi, je l'admire !... Si je l'avais pour rivale, je tremblerais !... Elle est si belle, ma mère !

GÉMÉA.

Elle n'a peut-être pas souffert ?

PAULA.

Elle ?... mais elle a souffert l'impossible pour moi !... De certains enfants naissent viables et s'épanouissent au soleil comme des fleurs. Moi, j'étais condamnée ; j'étais frêle, chétive ; un souffle, une lueur ! Mon âme flottait, ma vie s'en allait, on me sentait mourir. Ce n'était pas seulement les soins obstinés d'une mère que mon enfance réclamait, c'était aussi le dévouement, l'abnégation, la patience d'un ange... Et vous me demandez si je l'aime !

GÉMÉA, à part.

C'est pourtant moi qu'elle aurait aimée ainsi !

PAULA.

Ma's durant cinq ans, elle m'a disputée à la mort. Elle m'avait comme enveloppée de son cœur. Toutes mes nuits étaient remplies d'elle ; toutes mes souffrances s'apaisaient par elle. A force d'amour, elle m'a arrachée à la tombe... Et vous me demandez si je l'aime !

GÉMÉA, à part.

Elle ne m'aimera jamais, moi... Qu'aurai-je fait pour elle!

PAULA.

Vous pleurez ?...

GÉMÉA.

Adieu, mademoiselle, adieu !

PAULA.

Non, restez... vous m'intéressez...

GÉMÉA, avec une sorte de désespoir févreux.

Bah !... je suis si laide !... On vous dit : La voix du sang, la nature... chanson !... Pauvre mère ! au fossoyeur... Dix-sept ans d'habitude, c'est plus sûr... Au fossoyeur, au fossoyeur !... — Au revoir, signora !... Ma maison a toujours été vide, elle restera toujours vide !... Quand la mort viendra, il n'y aura pas de foule autour de mon cercueil, allez !... On m'emportera bien vite comme une chose inutile et triste à voir, et tout sera dit !... Ah ! comme c'est gai de vivre !... Allons, au revoir !

PAULA.

Vous ne me quitterez pas ainsi !

GÉMÉA.

Vous êtes bonne... oh ! bien bonne !... vous me donnez tout ce que vous pouvez de votre cœur... Merci !

PAULA.

Confiez-moi vos peines... le voulez-vous ?

GÉMÉA.

Non... c'est fini... J'ai des bouffées d'orage comme ça, moi !... enfin, c'est fini !... Mais si vous me rencontrez, ne me fuyez pas avec horreur, ne détournez pas les yeux avec mépris !... Si vous me dites une bonne parole, ce sera une aumône !... Par hasard, si vous me jetez un sourire, je le ramasserai, allez, et ce sourire éclairera mes ténèbres, et sera la bénédiction de ma vie !... Vous engagez-vous à cela ?

PAULA.

Oui !... oui !...

GÉMÉA.

Encore une fois, merci !... Allons, au revoir !... (Avec un cri

déchirant en se laissant tomber dans un fauteuil.) Mon Dieu! mais je ne peux pourtant pas m'en aller ainsi!

PAULA, à part.

Ce cri m'a troublée jusqu'au fond de l'âme!... (Allant à elle.) Voyons, qu'avez-vous?

GÉMÉA.

Ce que j'ai?... je suis votre mère!... (Paula recule. Géméa, se levant.) Oui, ta mère!... Tu connais ton histoire... on t'a volée tout enfant... ton pauvre père est mort fou de t'avoir perdue!... Tu entends des choses comme on en voit en rêve... mais est-ce ma faute?... Je ne pouvais pourtant pas me taire, voyons?... Je ne suis pas ce que tu crois... une tireuse de cartes!... Ah bien, oui!... Je cherchais mon secret dans celui des autres... j'ai pris ce métier par calcul... Je te conterai tout cela un jour, et nous rirons bien, va!... Je ne suis pas pauvre non plus... j'ai des millions!... Pour me suivre, tu quitterais un palais... Eh! qu'importe!... Comme une fée, tu n'aurais qu'à vouloir, et ma maison se dresserait sur des colonnes de porphyre et se transformerait en marbre blanc pour te recevoir!... Des laquais, tu les verrais nombreux devant toi!... Et sous tes pieds, quels tapis de Turcomanie seraient assez riches... quel damas de Venise serait assez souple pour tes épaules!... Tu aurais tout... tu pourrais tout... Je t'achèterais Gênes, si Gênes était à vendre, et si tu le voulais!... Ah! je suis bien ta mère, viens! viens!

PAULA, à part, avec une profonde pitié.

Ah! la pauvre femme!... elle est folle!

GÉMÉA.

On peut venir... on te disputerait à mes embrassements... Oh! suis-moi, suis-moi!

PAULA.

Oui... oui... demain...

GÉMÉA.

Comme elle me dit cela!...

PAULA.

Demain... plus tard...

GÉMEA, dans un cri de désespoir.

Elle me croit folle !... Mon Dieu !... une folle maintenant !...  
(Acéantie.) et je croyais avoir souffert !...

(Entre Rutchioni, puis Bianca conduite par Ottavio.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, OTTAVIO, RUTCHIONI, BIANCA.

RUTCHIONI, à Paula.

Voilà la duchesse, signora, la voilà !

(Bianca parait ; Paula se jette dans ses bras.)

PAULA.

Ma mère !

BIANCA.

Ma fille !...

GÉMEA, à part.

Elle me suivra !

PAULA, à Bianca.

Je te revois !... c'est bien toi !... Je t'ai bien pleurée, va !...

BIANCA, apercevant Géméa.

Géméa !...

OTTAVIO.

Cette femme !... (Bas à Rutchioni.) Que personne ne pénètre  
jusqu'ici.

(Rutchioni sort.)

PAULA, à Bianca.

Tu la connais ?

BIANCA.

Des chevaux, Ottavio, nous quittons Gènes sur-le-champ !...  
(A Paula.) Viens !

GÉMEA.

Madame la duchesse, vous ne partirez pas sans moi, je suppose ?

BIANCA, s'arrêtent.

Oh ! mon Dieu !

## SCÈNE VIII

GEMÉA, BIANCA, PAULA, OTTAVIO.

PAULA.

Mais qu'est-ce donc?... Pourquoi cette femme te regarde-t-elle ainsi ?

BIANCA.

Ne m'interroge pas !

PAULA, à part.

Ah ! quel soupçon !... (Haut.) Mais que se passe-t-il donc ?...

OTTAVIO.

Je vais vous le dire... Madame de Lomellini était retenue prisonnière chez cette femme... Regardez-la !... elle n'a même pas la pâleur de son crime !... (À Geméa.) Ah ! je t'ai priée, moi, un homme, et à genoux... je t'ai suppliée de ne pas tenter ma colère, et je te retrouve ici, dans cette maison, me menaçant dans la vie de cette enfant que je dois défendre, dans la liberté de cette femme qui sera ma mère... Et tu nous regardes en face, avec l'immobilité de ton audace... et tu crois que ma vengeance hésitera... tiens, prends garde : entre ce poignard et ma volonté de frapper la distance est moins grande qu'entre mon regard et le tien, prends garde, prends garde !

GEMÉA.

Madame la duchesse, veuillez dire, je vous prie, à monsieur le comte, qu'il est de trop en ce moment, et que nous avons à nous parler.

OTTAVIO, hors de lui.

Je croyais t'avoir dit que je t'écraserais comme une vipère si je te retrouvais sur mon chemin ?...

GEMÉA.

Écrase !

PAULA, à part.

Pourquoi mon sang se glace-t-il dans mes veines ?

OTTAVIO, tirant son poignard.

Mais, je te dis, et pour la dernière fois, infâme, que ma patience est à bout, et que je ne réponds plus de ma colère !...

GÉMÉA.

Frappe, frappe donc, puisque chacun ici se fait ton complice par son silence !

OTTAVIO.

Eh bien, meurs !

PAULA, se jetant entre Ottavio et Géméa.

Ah !... c'est peut-être ma mère !

OTTAVIO.

Que dites-vous ?

BIANCA.

Ta mère ?

PAULA.

Non, ce cri m'est échappé !... — Ah ! comme tu as dû souffrir !... Mais je suis bien ta fille... mais tu es bien ma mère, n'est-ce pas ?

GÉMÉA, froidement.

Dites-lui donc devant moi que vous êtes sa mère, madame ?

BIANCA.

Mon Dieu !

PAULA, avec désespoir, en prenant Bianca dans ses bras.

Mais tes larmes t'accusent... mais ton silence me renie !... Quoi ! tu m'aurais appris à t'aimer... tu aurais gravé ta pensée dans mon âme... Quoi ! on aurait pétri mon cœur pour t'en faire un cœur dévoué, un cœur aimant, un cœur fidèle... on aurait mêlé ma vie à la tienne... mon souffle à ton souffle... et tu me renierais !... non, non !...

GÉMÉA, à part.

Comme elle l'aime !...

PAULA.

N'est-ce pas, n'est-ce pas ?... mais tu dois bien sentir à mes embrassements que je suis ta fille, comme je sens à mon cœur que tu es ma mère... mais je suis bien l'enfant que

tu as élevée et nourrie... mais je vis par toi... Oh! regarde-moi... Oh! embrasse-moi!

BIANCA, l'embrassant.

Mon enfant! mon enfant!

GÉMÉA.

Jure qu'elle est ta fille, jure-le!

BIANCA.

Oh! cette femme!

OTTAVIO, à Bianca.

Il est bon que chacun ici entende ce serment, madame... Jurez... au nom du ciel, jurez?...

BIANCA, à part.

O torture!

PAULA, à Bianca.

Parjure-toi, s'il le faut, mais ne me renie pas!... Oh! rien ne me détachera de tes bras... rien ne t'arrachera de mon cœur!...

(Elle tombe à ses pieds en pleurant.)

BIANCA, l'embrassant.

Ma fille, ma fille!

GÉMÉA, montrant le crucifix.

Duchesse de Lonellini, étends tes mains sacrilèges, et jure!

BIANCA, se redressant.

Oui, oui!...

(Elle hésite.)

GÉMÉA.

Jure donc!...

BIANCA, à part.

Un parjure! un sacrilège!...

(Bianca va résolument, puis s'arrête au moment de lever la main pour faire le serment.)

PAULA, les mains jointes.

Ma mère!... ma mère!...

(Elle prend sa tête dans ses mains comme pour cacher son désespoir. — Moment de silence.)

BIANCA, à Paula, en lui montrant Géméa.

Voici ta mère!...

PAULA, reculant.

Oh!

Une juive !...

OTTAVIO, à part.

(Entre Rutchioni.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, RUTCHIONI.

GÉMÉA, à Paula.

Vous pouvez me suivre maintenant...

PAULA.

Elle m'a tenu lieu de mère si longtemps que je voudrais une dernière fois l'embrasser?...

GÉMÉA.

Faites !...

PAULA, à Bianca.

Je ne peux plus vous appeler tout haut ma mère, mais dans mon cœur, je vous donnerai toujours ce nom!... Adieu!... adieu!... (A Ottavio en passant.) La pauvre Paula s'en va, votre pauvre fiancée vous quitte!

OTTAVIO.

Paula!...

PAULA.

Adieu!... (A Géméa.) Je vous suis... ma mère!...

GÉMÉA, à part.

Elle ne m'a pas embrassée, moi!

(Elle prend sa fille par la main et l'emmène; Paula se laisse conduire; au moment de sortir, elle se retourne et jette de la main un dernier baiser à Bianca.)

BIANCA, se laissant tomber dans un fauteuil.

Je ne la verrai plus!...

RUTCHIONI.

Espérez, madame.

FIN DU TROISIÈME ACTE

---

## ACTE QUATRIÈME

La villa Negroni. Une salle circulaire richement meublée, percée au fond de portes cintrées et fermées de grands rideaux.

### SCÈNE PREMIÈRE

FRIGOLINI, CATARINA, LE TAPISSIER.

Des valets passent : les uns chargés de fleurs qu'ils posent sur les colonnes du fond ; les autres de coupes de bronze qu'ils mettent sur la table. — A la porte de droite, un tapissier, au haut de son échelle, achève de poser des rideaux dont Catarina soutient le poids ; arrive Frigolini.

LE TAPISSIER, prenant des clous.

C'est égal, ça doit tout de même lui sembler drôle, à mademoiselle Paula.

CATARINA.

Je crois bien, elle qui vivait avec des duchesses.

LE TAPISSIER, désignant l'appartement.

Aussi, on lui donne un palais. (Clouant.) Mais c'est égal, ce n'est pas encore ça. Depuis combien de temps êtes-vous à leur service ?

CATARINA.

Depuis trois jours, grâce à mademoiselle Paula.

FRIGOLINI, en entrant d'un air affairé.

Allons, dépêchons... la signora Géméa va venir... Elle veut que sa surprise soit complète... dépêchons, dépêchons.

CATARINA.

Oui, monsieur l'intendant. (Au Tapissier.) Et quelle surprise !... la villa Negroni pour bouquet de fête !...

FRIGOLINI, regardant.

Parfait!... (Entr'ouvrant les rideaux du fond.) Superbe!...

CATARINA.

Je crois bien, le golfe de Gènes!

FRIGOLINI, à l'un des hommes qui passent.

Ce coffret ici. (A un autre.) Tu feras mettre les deux Titien et le Raphaël dans la chambre de la signora Paula... Non, j'y vais moi-même!

## SCÈNE II

LE TAPISSIER, CATARINA.

LE TAPISSIER, à Catarina.

Soutenez l'étoffe. — Moi, je plains madame Géniea... elle est en adoration devant sa fille... mais rien n'y fait... cette petite est malade depuis qu'elle vit auprès d'elle.

CATARINA.

Malade, non.

LE TAPISSIER, travaillant.

Ou triste... et c'est pire... — triste à faire peurl.. Ah! dam! elle a la maladie de l'absence... On en meurt, parfois.

CATARINA.

Et cette pauvre mère le sait bien!... Elle fait ce qu'elle peut pour la distraire, mais le passé est toujours là.

LE TAPISSIER, descendant.

Pauvre mère!

CATARINA.

Elle me disait l'autre jour : « Tu me demandes pourquoi je pleure aux heures où ma fille prie... Je pleure parce qu'elle s'adresse à un autre Dieu que le mien... » Si elle est jalouse du bon Dieu, jugez du reste.

FRIGOLINI, rentrant.

Est-ce fait?

LE TAPISSIER, emportant son échelle.

C'est fait!

(Il sort.)

FRIGOLINI, à Catarina.

Madame Géméa et sa fille viendront de ce côté... Va te mettre au bout de l'avenue, tu me préviendras de leur arrivée.

CATARINA.

Bien... (Revenant.) Ah!... voici la clef de l'avenue, monsieur l'intendant.

(Elle sort; du côté opposé entre Rutchioni.)

## SCÈNE III

FRIGOLINI, RUTCHIONI.

FRIGOLINI, se parlant.

Monsieur l'intendant!... là, vrai, je me félicite tous les jours de n'avoir pas suivi ces voleurs... Intendant!... Vous me direz que c'est une autre façon de... (Il achève sa pensée par un geste.) Oui, mais c'est mieux porté.

RUTCHIONI, lui tapant sur son épaule.

Crois-tu?

FRIGOLINI.

Rutchioni!

RUTCHIONI.

Ne crie pas, ou je t'étrangle!

FRIGOLINI.

C'est bien lui!... et que me voulez-vous?

RUTCHIONI.

Où est Paula?

FRIGOLINI.

Monsieur Rutchioni, je suis un honnête homme, maintenant.

RUTCHIONI.

Maintenant? tu es modeste!... Eh bien, moi aussi, je suis un honnête homme, maintenant.

FRIGOLINI, le prenant dans ses bras.

Vrai? vrai? mais alors, c'est différent... (Après l'avoir palpé en tous sens; à part.) Il n'est pas armé! (Haut, avec insolence.) Mon cher

monsieur Rutchioni... Vous avez été mon mauvais génie, et d'un; vous m'avez arraché des mains madame de Lomellini en me terrassant d'un coup de poing, et de deux; nous ne pouvons rien avoir de commun désormais, sortez, ou j'appelle!

RUTCHIONI.

Et de trois!... Tu es un sot, et d'un; tu viens de me palper de haut en bas pour t'assurer que j'étais sans arme, et de deux; mais derrière ces draperies il y a une terrasse... au pied de cette terrasse, la mer... si tu fais un signe ou lâches un mot, je te noie, et de trois!

FRIGOLINI.

Vous voulez enlever Paula!...

RUTCHIONI.

C'est aujourd'hui son anniversaire de naissance... J'ai promis à madame de Lomellini qu'elle l'embrasserait, tu vas m'aider à tenir ma promesse.

FRIGOLINI.

Moi?

RUTCHIONI.

Sans qu'il t'en coûte un maravédis, comme disait Frima-gouste; — donc tu préviendras ou tu feras prévenir Paula que madame de Lomellini l'attendra à l'*Angelus* au bout de cette allée, et tu me confieras la clef de la petite porte.

FRIGOLINI.

Mais...

RUTCHIONI.

Que la signora Géméa, comme vous l'appellez, donne un palais pour bouquet de fête à sa fille, c'est bien; mais qu'on ne veuille pas permettre à celle qui a pris soin de son enfance de lui offrir une fleur, c'est mal.

FRIGOLINI.

Vous êtes fou... Madame de Lomellini chercherait à la détourner de ses devoirs.

RUTCHIONI.

Détourner!... un bien gros mot, monsieur l'intendant, pour un bout d'homme comme vous.

Bout d'homme!

FRIGOLINI.

RUTCHIONI.

Du reste, quand on veut si bien se barricader, monsieur l'intendant, on est doublement fou de porter des poches béantes...

(Il tire une clef de la poche de Frigolini et la lui montre.)

FRIGOLINI.

La clef de l'avenue... Rendez-moi cette clef!

RUTCHIONI, relevant la main.

Un instant! (Fourrant la clef dans sa poche.) Je n'ai plus besoin que de ton silence... — et si tu parles, si bas que tu le fasses, je t'entendrai... Je m'arrangerai pour cela.

FRIGOLINI.

Vous allez me pousser à un malheur!

RUTCHIONI.

S'il retombe sur toi, tu ne l'auras pas volé! Adieu.

FRIGOLINI, criant.

A moi! à moi!

RUTCHIONI, lui mettant son chapeau sous le nez.

Regarde, tu crieras ensuite!

FRIGOLINI.

Un stylet.

RUTCHIONI.

Pas plus long que le doigt... mais qui tue son homme sans lui laisser le temps de parler... Qu'as-tu à répondre à cela?

FRIGOLINI.

Le brigand!...

RUTCHIONI.

Rien, n'est-ce pas?... alors, au revoir! (A part.) Encore une bonne action... Quand ma petite collection sera faite, mon âme pourra s'en aller gaiement vers Dieu!

(Il sort.)

FRIGOLINI.

Scélérat!

(Arrive Catarina en courant.)

## SCÈNE IV

FRIGOLINI, CATARINA.

CATARINA.

Les voilà!... les voilà!... elles sont déjà dans l'avenue!

FRIGOLINI.

Vite, chacun à son poste! — Vous vous souvenez du mot d'ordre?

CATARINA.

A la lettre!

FRIGOLINI.

Bien, allez...

*(Catarina sort.)*

FRIGOLINI, regardant dans la coulisse.

Il était temps!

*(Géméa entre à reculons, conduisant Paula d'une main et de l'autre lui fermant les yeux.)*

## SCÈNE V

GÉMÉA, PAULA, FRIGOLINI.

GÉMÉA.

Non, ne regarde pas.

PAULA.

Où me mènes-tu?

GÉMÉA.

Ne crains rien, je te crierai casse-cou...

PAULA.

Tu es enfant...

GÉMÉA.

C'est cela, je suis devenue jeune de ta jeunesse.

FRIGOLINI, à part.

Elle cherche à l'égayer... Pauvre femme!

*(Il disparaît derrière les rideaux.)*

Y suis-je ?  
PAULA.

Encore un pas...  
GÉMÉA.

Il est fait.  
PAULA.

Tourne-toi !  
GÉMÉA.

Est-ce tout ?  
PAULA.

Regarde !  
GÉMÉA, ôtant sa main.

(Les rideaux du fond s'ouvrent ; on aperçoit une magnifique terrasse chargée de fleurs, des oiseaux dans des cages d'or ; au fond, le golfe ligurien, éclairé par une belle matinée, et dont les flots viennent battre le pied de la terrasse.)

PAULA.  
Ah ! le beau spectacle !... mais où suis-je ?

Chez toi !...  
GÉMÉA.

Ce château ?  
PAULA.

C'est mon bouquet de fête !  
GÉMÉA.

—PAULA.

Ah ! chère mère ! (Parcourant la terrasse.) Mes magnolias !... les fleurs que j'aime !... Mes chers oiseaux ! (Revenant à sa mère.) Laisse-moi t'embrasser.

GÉMÉA, à part.  
Je suis payée !

PAULA, regardant autour d'elle.

Oh ! quel goût ! Oh ! quelle magnificence !... (Regardant la mer.) Mais attends donc... cette mer... mais c'est le golfe ligurien !... Cet horizon... ce paysage... mais je les reconnais !...

GÉMÉA, travaillant.  
Toi ?

PAULA.

Mais c'est la villa Negroni !... En revenant de Taberca, voilà douze ans, nous avons abordé à cette terrasse !

GÉMÉA.

Ah!

PAULA, avec joie.

Oh! mes premières années!... Le phare doit être à gauche, tout au loin, dans le golfe... tiens, le voilà!... Et un gros rocher à droite, vers la ligne lointaine des montagnes... tiens, le voici!

GÉMÉA, à part.

Oh! les souvenirs, les souvenirs où l'on n'est pas!

PAULA.

Dans cette allée, je me suis souvent endormie sur un banc. Une fois surtout; j'étais seule. Comme aujourd'hui, c'était mon anniversaire de naissance. On s'était parlé bas en me quittant; on se souriait d'un air d'intelligence en s'éloignant. Mais mon petit orgueil, révolté de cette sorte de dédain, me soutenait... Je m'étais étendue sur mon banc, le bras replié sous ma tête, en chantonnant *le Noël des Pêcheurs*... douce mélodie qui se mêle à tous mes souvenirs, ou qui les éveille comme des essaims d'oiseaux! La brise m'apportait des senteurs inconnues, le ciel était clair, la mer sommeillait, l'herbe était frémissante. Je m'endormis, et, chose étrange, le sommeil sembla continuer mon chant. Ce n'était plus ma voix pourtant. C'étaient comme des échos lointains qui s'élevaient en chœur. Puis les échos se rapprochèrent... et si près, qu'en ouvrant les yeux je vis devant moi, dans l'azur, une élégante et belle barque pavoisée, d'où s'échappaient des flots mélodieux qui m'enivraient, et... écoute...

(On entend au loin le Noël des pêcheurs chanté en chœur.)

GÉMÉA, à part, douloureusement.

Ces voix lointaines!...

PAULA, écoutant, avec joie.

C'est *le Noël des Pêcheurs*!

GÉMÉA, à part.

Elles approchent!

PAULA, regardant.

Ah! la barque pavoisée!

GÉMÉA.

On te souhaitait ta fête?

PAULA.

Oui!

GÉMÉA.

Et qui était dans cette barque?

PAULA.

Dans cette barque?... (Se contenant.) Je ne sais plus!

(Une barque passe au loin; madame de Lomellini est debout à la proue; des musiciens chantent.)

GÉMÉA.

Regarde, tu t'en souviendras peut-être?

PAULA, à part.

Madame de Lomellini!

GÉMÉA.

Eh bien?

PAULA, à part.

C'est bien elle!

GÉMÉA.

Eh bien?

PAULA.

Je n'ai rien vu.

(La barque disparaît.)

GÉMÉA, à part.

Elle l'a reconnue!

PAULA, écoutant.

Le vent souffle... la barque s'éloigne... les chants se taisent!...

(Elle reste absorbée.)

GÉMÉA, à part.

Oh! cette femme!... N'est-ce pas horrible, enfin, qu'on ne puisse laisser une fille à sa mère? On me l'a prise dix-sept ans, et l'on compte les minutes que je passe auprès d'elle!... Ah!... (Regardant Paula.) Mais comment la distraire de cette idée... Que faire maintenant?... J'ai tout épuisé en un jour!... (Comme frappée d'une idée.) Ah!... (Appelant.) Catarina! (A part.) La plus honnête fille a un fond decoquetterie...

(Catarina entre.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, CATARINA.

GÉMÉA, à Catarina.

Donne-moi cette boîte !... (A Paula, en tirant un collier de la boîte.)  
Chère enfant, regarde... Comment trouves-tu ce collier?... et  
ces bijoux ?

Très-beaux !

PAULA.

Ils sont à toi !

GÉMÉA.

Oh !

PAULA.

Et ce voile... il doit te plaire ?

GÉMÉA.

CATARINA.

La duchesse Doria vous l'envierait.

GÉMÉA.

Tu le jugeras mieux sur ta tête, attends... (A Catarina.) Les  
épingles?... (A Paula.) Ce ne sera pas long. (A Catarina.) Celles à  
tête de rubis ! (A Paula.) En un tour de main ce sera fait.

PAULA.

D'où te vient ce goût exquis, cette délicatesse de sentiment  
dans les moindres détails ?...

GÉMÉA.

D'une source où toutes choses se reflètent... — Ne bouge pas !  
— du cœur !... (Achevant.) Voilà... voilà ! (Lui présentant un miroir.) Ta  
camériste a-t-elle réussi... es-tu contente d'elle ?

PAULA.

Oh ! oui, oui. (Elle va pour l'embraser, les chants recommencent, elle s'ar-  
rête et redevient rêveuse. — Écoutant.) Ah !

GÉMÉA, à part.

Encore ces chants!

PAULA, à part.

Elle va repasser!

GÉMÉA, à part.

Elle ne me voit plus... je n'existe plus pour elle!

PAULA, à part.

O vent, porte ce baiser à celle qui fut ma mère!

*(La barque repasse au loin et s'éloigne lentement; Paula écoute, penchée sur le bras de son fauteuil.)*

GÉMÉA, à part.

Hélas! hélas!

*(Elle sort en pleurant.)*

PAULA.

Plus rien!... *(Se secouant.)* Enfin!... Ma mère est partie?

CATARINA.

Oui, signora.

PAULA, se levant.

Je l'ai encore attristée sans le vouloir!... De tous côtés des regrets... de tous côtés des larmes!... Ah! que ne puis-je détruire ce passé qui torture l'une, ou mourir de cet avenir qui opprime l'autre!... Est-ce ma faute, enfin, si mon cœur les confond toutes deux, et si je suis la fille de l'une par le souvenir, et fille de l'autre par le respect?... Ce double amour me tue!... Ah! si je pouvais les avoir toutes deux là, près de moi!... De quel élan de tendresse je les presserais sur mon cœur!... Mais, non... Dieu et le monde les séparent!... *(S'asseyant accablée.)* Ah! mon Dieu! mon Dieu!

CATARINA, à Paula.

Ce voile vous sied à ravir, signora!... vous avez l'air d'une madone... non, d'une jeune et belle mariée!

PAULA, se levant vivement.

Une mariée!... *(A part.)* Une mariée!... moi qui, d'avance, suis fiancée au désespoir... fiancée à la mort!... On ne voit pas que ma vie s'en va!.. Ah! loin de moi cette promesse de

bonheur!... Les fronts condamnés se dérobent sous les plis glacés des tissus de deuil... Loin de moi... loin de moi!

(Elle jette le voile et se sauve.)

CATARINA.

Pauvre fille!

(Elle ramasse le voile et le met dans le coffre.)

GÉMÉA, revenant.

Ce n'est plus ma maison qui est vide, c'est mon cœur!...  
(A Catarina.) Laisse-moi!

CATARINA, à part.

Pauvre mère!

(Elle sort.)

## SCÈNE VII

GÉMÉA.

Cette lutte, contre le passé, me tuera! J'entends déjà en moi comme un écroulement de toutes mes illusions!... je me sens en ruine!... — Ne vaudrait-il pas mieux précipiter la chute de la dernière pierre qui doit m'écraser?... Elle choisirait entre cette femme et moi, et tout serait dit!... Cette pensée n'attire comme l'abîme... elle me brûle à la fois le cerveau et le cœur!... J'ai le vertige!... — Abandonnée par elle, ma mort viendrait d'elle-même, et bien vite!... — Où est-elle?... (Regardant du côté de la porte.) Là-bas!... — A qui pense-t-elle? (Amèrement.) A qui?... — Si j'essayais de l'aimer moins?... Pourquoi, après tout, porter dans cette sainte passion de l'amour maternel l'ardeur et la frénésie d'une âme jalouse?... Ah! c'est que le malheur m'a faite ainsi, moi!... Oui, jalouse... jalouse de ce passé où je ne suis rien... jalouse de cette femme, qui me dispute sa pensée... jalouse d'Ottavio, qu'une autre que moi lui a choisi pour époux... jalouse de son Dieu, enfin, car ce Dieu me repousse de son cœur!... (Elle marche à grands pas.) Oh!... (Bianca entre, elle aperçoit Paula en entrant; Géméa sans voir Bianca, avec un désespoir sombre.) Il faudra pourtant bien que tout cela finisse!... Oh! oui!... oh! oui! cela finira!...

BIANCA, montrant Paula.

Par sa mort, n'est-ce pas?

## SCÈNE VIII

GÉMÉA, BIANCA.

GÉMÉA, se retournant.

Vous!... vous ici?... Oui, vous deviez être là, puisque je pleurais.

BIANCA

Géméa...

GÉMÉA.

Nous voilà donc encore une fois en présence... vous la chrétienne, moi la juive... vous, l'héritière de dix-sept siècles de persécutions contre les miens, moi, l'héritière de dix-sept siècles de colère et d'imprécations contre les vôtres!... Regardons-nous!... Eh bien! vous êtes pire encore : vous me faites obstacle dans le cœur de mon enfant!... Vous m'avez pris ma fille, et vous n'avez rendu une étrangère!... Et ce n'est pas tout!... vous lui avez dit : Cette race est méprisante, et elle nous a méprisés... elle est haïssable, et elle nous a haïs!... Vous avez justifié vos cruautés de chrétien à ses yeux, si bien, qu'en remontant dans le passé, à travers les voix plaintives et l'agonie désespérée de sa race, elle aussi elle a dû battre des mains à l'écroulement de la maison de Jacob, et souffler au feu des bûchers où ses aïeux brûlaient, et marcher dans la cendre et sur les os de ses pères, sans se douter de son parricide!... Voilà ce que vous avez fait!... On pardonne à l'adultère, on pardonne au vol, on pardonne au meurtre, mais à ce sacrilège, non!... Et si un Dieu pouvait le faire, fût-ce le mien, je le renierais, et j'élèverais les deux mains pour le maudire!...

BIANCA.

Je m'attendais à vos imprécations. (Étendant la main vers Paula.)  
Je suis venue pour vous parler d'elle, Géméa.

GÉMÉA, avec une colère croissante.

De Paula?... de ma fille?... Mais vous ne comprenez donc pas?...

Regardez-la, d'abord.

BIANCA.

Quoi donc?

GÉMÉA, tressaillant.

Sa pâleur?...

BIANCA.

Eh bien?...

GÉMÉA.

Réfléchissez.

BIANCA.

Ma fille souffre?

GÉMÉA.

Vous n'aviez donc rien vu?

BIANCA.

GÉMÉA.

Elle souffre?... — Oui... Elle est pâle,.. bien pâle... de cette pâleur... Ah! mon Dieu! (A Bianca.) Mais enfin, qu'a-t-elle?

Cherchez...

BIANCA.

GÉMÉA.

Et je ne voyais que ma douleur, moi! (A Bianca.) Voyons, vous l'avez élevée, vous la connaissez mieux que moi, voyons, voyons, qu'a-t-elle?...

Cherchez... (Pause.)

BIANCA.

GÉMÉA.

Je vous comprends.

(Elle va s'asseoir.)

BIANCA.

En adoptant Paula, je n'ai vu tout d'abord que la bonne action que je pouvais faire. Les conséquences m'échappaient. Enfin, le mal est fait; je m'en repens; je vous en demande pardon! — Vous souffrez, et je souffre comme vous; vous pleurez, et je pleure avec vous!

GÉMÉA.

Elle pleure... je ne peux même pas pleurer seule!...

BIANCA.

Je n'ai eu qu'à entrevoir Paula, pour sentir mon cœur se serrer. Cette pâleur est d'un mauvais présage chez elle. Elle languit comme une fleur transplantée brusquement dans un nouveau climat. On peut encore la ranimer, le voulez-vous?

GÉMÉA.

C'est votre ouvrage pourtant.

BIANCA.

J'atteste Dieu, Géméa, que je tiendrai le serment que je vais vous faire!... Je pars pour ma villa... j'y resterai deux mois au plus.. Confiez-moi Paula, je vous la ramènerai, je vous le jure!...

GÉMÉA.

Vous la confier? vous oubliera-t-elle plus aisément, quand vous lui aurez rendu la santé?... Allons, soyez franche, c'est un nouveau duel qui recommence. Je luttai contre le passé, et me voilà maintenant en face de la mort!... Eh bien, j'accepte cette dernière lutte, je la disputerai aussi à la mort!

BIANCA.

Et vous osez dire que vous l'aimez?

GÉMÉA, se tordant les mains.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! (A Bianca, avec une sorte d'égarément.) Mais écoutez... Oui, écoutez!... Elle me demande si je l'aime! (A Bianca.) Je peux ne pas pouvoir m'en séparer, mais elle peut me quitter, elle!

BIANCA.

Que voulez-vous dire?

GÉMÉA.

Je ne la verrai plus, ou je la verrai toujours!

BIANCA.

Mais...

GÉMÉA.

Je ne me veux pas dans votre ombre... Je ne vous veux pas à ma porte épiant ses pâleurs! Ah! laissons tomber nos mas-

ques... Je vous hais !... ceci dit, écoutez ! C'est un duel qui dure depuis dix-sept ans... et qui finira au grand soleil... Et nous verrons qui de vous ou de moi l'a le mieux aimée !

BIANCA.

Prenez garde !

GÉMÉA.

J'ai assez de cette torture d'une âme qui m'échappe incessamment... Appelez-la... elle choisira entre vous et moi !

BIANCA.

Entre nous ?

GÉMÉA.

Entre l'étrangère et sa mère !

BIANCA.

Une étrangère?... dites entre celle qui l'a conçue et celle qui l'a élevée et nourrie...

GÉMÉA.

Elle choisira !... Cœur filial, je saurai si tu n'es qu'un vain mot... nature, si tu n'es qu'un mensonge !... — Oh ! qu'elle vienne, qu'elle vienne !

BIANCA.

Encore une fois, prenez garde... mes droits parleront d'eux-mêmes !

GÉMÉA.

Les miens sont sacrés !

BIANCA.

Mon amour est grand !

GÉMÉA.

Le mien est saint !

BIANCA.

J'aurai l'éloquence et l'autorité du passé !

GÉMÉA.

La nature plaidera pour moi ! (Appelant.) Paula !... — La nature et Dieu ! — Paula ! Paula !... — Dieu et la nature !

(Paula entre, elle ne voit pas Bianca.)

## SCÈNE IX

GÉMÉA, BIANCA, PAULA.

Ma mère ?  
PAULA.

Laquelle ?  
GÉMÉA, montrant Bianca.

Ciel !  
PAULA, à part.

BIANCA.  
Oui, te voilà placée entre nous deux... entre tes deux mères !

GÉMÉA.  
L'une de nous deux est de trop dans ton cœur, choisis !

PAULA, à part.  
Choisir !

BIANCA.  
Voici ta mère... Mais je suis ta mère aussi, moi... Tu es la fille de mon âme... Je t'ai donné cette foi chrétienne sans laquelle le salut est impossible. L'enfantement d'une âme n'est pas moins sacré que l'enfantement du corps. Tu n'avais pas deux ans quand je t'ai recueillie. C'était au couvent de l'Annonciade. Les orgues chantaient. La supérieure pleurait en nous bénissant. Je me sentais si bien à toi que je m'écriai : « Dieu nous lie par un miracle, car à cette étrangère, à cette inconnue, il donne un cœur de mère ! » Et j'ajoutai : « C'est un ange, mon Dieu, que vous me confiez, j'en ferai une sainte pour qu'elle s'en aille un jour plus glorieuse vers vous. » Et je t'ai prise, et je t'ai emportée!... Voilà comment je suis ta mère, et comment tu es ma fille.

GÉMÉA.  
Je n'ai rien fait pour toi, moi... On m'a envié ce bonheur !... Je n'ai fait que te mettre au monde. Mais à cette heure de

vie, ma chambre était sinistre; mes amis étaient pâles; le médecin frémissait. On avait renvoyé ton père : « L'œuvre est fatale, dis-je tout bas au médecin, quelqu'un doit mourir ! — Non, répondit-il en reculant. — Quelqu'un doit mourir, ajoutai-je, mais sauvez mon enfant ! » Le médecin ne répondit pas. « Sauvez mon enfant, m'écriai-je en élevant toujours la voix, sauvez mon enfant, sauvez mon enfant ! » Tu as vécu... tu vis pour choisir entre une étrangère et moi... Choisis !

PAULA.

Mon Dieu !

BIANCA.

La vie qu'on transmet, on la donne souvent aux dépens de la sienne. mais la mort est-elle le grand sacrifice ? Ton enfance a été souffreteuse, et, jeune encore, j'ai tourné le dos à ma jeunesse pour ne songer qu'à toi. Je t'ai vue grandir dans mes bras; puis dans ton berceau; et ton berceau trop petit, je t'ai donné mon lit. Je me couchais à tes pieds quand tu souffrais. Je prenais ce que je pouvais de ma vie pour fortifier la tienne... J'étais heureuse de te voir vivre !...

GÉMÉA.

Son bonheur me coûtait des larmes ! Le cœur d'une mère n'est pas fait comme celui des autres, va !... Regarde cette femme, elle vous dit : « Je souffre ! » Serait-elle aussi belle si elle avait souffert ?... Je suis de son âge et j'ai l'air d'être sa mère ! (A Bianca.) Tenez, ne m'interrompez pas. (A Paula.) Elle a aussi vanté son dévouement... j'ai respiré en l'écoutant. Les vraies mères, vois-tu, ne comptent pas leurs pleurs pour s'en faire gloire. Ce qu'une étrangère appelle peines, soucis, nous l'appellons devoir... Ce qu'elle nomme sacrifice, nous le nommons bonheur !... Eh ! n'est-on pas payé par un sourire ? Et ce petit être qui grandit, n'est-ce pas une bénédiction et une fête dans la maison ?... Voir grandir ses enfants !... Hélas ! tu grandissais, et je pleurais !... Tu bégayais le doux nom de mère, et je pleurais !... Tu te faisais belle, charmante, adorable, adorée, et je pleurais !... Ce qui aurait été mon orgueil, faisait mon supplice. J'étendais souvent les bras dans le vide, comme pour te saisir, et je m'écriais : « Ma fille ! » en embras-

sant convulsivement l'invisible... J'espérais que le vent t'apporterait l'écho de ma voix, le souffle de mon baiser !... Je m'étais ensevelie dans ton souvenir !... Je te cherchais... je te voulais... N'auras-tu pas pitié de ta mère ?

BIANCA.

Et seras-tu sans pitié pour moi... seras-tu sans pitié pour toi-même ? Ce ne sont plus deux femmes, c'est la vérité et l'erreur qui se disputent ton âme, prends garde !...

PAULA, prend sa tête dans ses mains.

Mon Dieu ! mon Dieu !

BIANCA.

En allant à l'une, tu trahis ton Dieu !

GÉMÉA.

En allant à l'autre, tu renies ta race !

PAULA, avec égarement.

Taisez-vous, taisez-vous !

BIANCA.

Tu es chrétienne !

GÉMÉA.

Tu ne l'étais pas !

BIANCA.

Tu l'es devenue !... et c'est Dieu qui m'a placée sur ton chemin... et c'est lui qui te parle par ma voix !

GÉMÉA.

Mensonge ! fanatisme !

BIANCA.

Il te montre là-bas, en Judée, le douloureux pèlerinage... le divin sacrifice... un Dieu mourant pour nous sauver !... Il te montre ses bourreaux raillant et maudissant... le calvaire qui saigne... le monde qui tressaille... Jérusalem qui pleure !... Tu es chrétienne, vivras-tu parmi ses ennemis ?

PAULA.

Oh !

GÉMÉA.

Vivras-tu au milieu de ceux qui ont fait de ta race un

peuple errant ? Regarde cette nation éparpillée aux quatre coins du globe... c'est la nôtre !... Elle s'en va, emportée par les flots de son propre sang ! Le fer et le feu la pressent... la nuit s'éclaire pour la trahir... D'heure en heure, des gibets se dressent et des hommes meurent... de jour en jour des bûchers, et femmes, vieillards, enfants mêlent leurs clameurs désespérées et brûlent !... Le monde sait ce que c'est, et rit !... mais l'arbre subsiste, si les feuilles tombent : On les hait, on les méprise, on les maudit... on les parque comme des troupeaux... on leur vend l'air, on leur vend la vie... On leur a tout pris, même l'espérance d'une patrie... tout, excepté leur Dieu !

BIANCA.

N'écoute pas !

GÉMÉA.

Et ce Dieu te crie par ma voix : « Juive, reste juive !... ton premier Dieu est celui de ta mère !... Viens à nous, fille de Ben-Meir... Nous n'avons pour te tenter que nos propres malheurs, mais le malheur est sacré ! Le mépris qui frappe ta mère te frappera... la persécution qui a tué ton père te tuera... Mais qu'importe... nous te réclamons comme une persécutée de plus !.. Veux-tu souffrir, veux-tu mourir avec ta mère ?... (A Bianca, qui fait un mouvement pour parler.) Ah ! taisez-vous, vous voyez bien qu'elle pleure !

BIANCA, avec angoisse.

Paula ! Paula !

GÉMÉA, à Paula.

Ne retiens pas tes larmes... ce sont de douces larmes, puisque je les vois couler avec bonheur !

PAULA.

Quel sentiment nouveau s'éveille en moi !

BIANCA.

Ma fille !

GÉMÉA.

Je sens à mon cœur que tu me reviens !

PAULA.

Sa voix me révèle une autre moi-même !

BIANCA.

Mon enfant!

GÉMÉA.

Ta mère est là, suppliante, elle t'ouvre les bras!

PAULA, se jetant dans les bras de Géméa.

Ma mère! ma mère! prends-moi, emporte-moi, aime-moi!

GÉMÉA, la serrant contre son cœur.

Ah!... elle a mis cette fois son cœur dans son baiser!...

BIANCA.

Adieu... Paula!

PAULA, a part.

Ah! J'ai pu l'oublier! (A Bianca.) Déjà?

BIANCA.

Pour toujours!

PAULA.

Vous ne m'embrassez pas, madame?

BIANCA.

Non!...

GÉMÉA, à Paula.

Viens...

PAULA.

Ah! mon Dieu!... l'une m'a recueillie, l'autre m'a portée dans son sein!... (Avec égarement en portant les mains à son front.) Oh! ma tête!... ma tête!... (A Bianca.) C'est ma mère, madame, pardonnez-moi.

BIANCA.

Vous avez renié votre Dieu!...

(Paula reste comme foudroyée.)

GÉMÉA, à Paula.

Viens!

PAULA, sans entendre.

Je suis maudite!

GÉMÉA.

Viens, viens!

PAULA.

Maudite!

GÉMÉA.

Mais viens donc?

*—PAULA, avec égarement.*

Où cela?... ne suis-je pas bien ici! (A toutes deux.) Mais vous ne voyez donc pas que vous me tuez!... Vous faites de votre amour un droit de torture sur mon cœur!... Vous me voulez parjurer envers mon Dieu, ou misérable envers ma mère! (A Géméa.) Quand vous n'aurez arrachée à mes autels, que deviendrai-je? (A Bianca.) Quand vous m'aurez fait maudire ma mère, qu'y gagnerez-vous?... Ah! tenez, c'est horrible!

Ma fille!

GÉMÉA.

Paula

BIANCA.

PAULA.

Ce n'est pas moi, c'est vous que vous aimez en moi... Vous, vous seules!... vous bâtissez mon désespoir avec vos espérances... ma damnation avec votre foi!... Vous, des cœurs aimants, non, des âmes fatales!... Vous des mères, non!... et moi, votre fille, je vous le dis... et moi, votre fille, je vous accuse... et pour n'être pas à l'une, je ne serai pas à l'autre... Arrière, mères dénaturées... mères égoïstes, arrière! arrière!

Ma fille!

GÉMÉA.

Mon enfant!

BIANCA.

PAULA.

Ah! je meurs!... (Les repoussant.) Les morts, on les laisse mourir en paix! Elles m'étouffent!... Toutes deux sur mon cœur!... Ah! grâce!... laissez-moi!... laissez-moi!... laissez-moi!... ah!

*(Elle tombe évanouie.)*

GÉMÉA.

Je l'ai tuée!

*(Elle se jette sur Paula en sanglotant; Bianca reste anéantie.)*

## ACTE CINQUIÈME

Les jardins de la Villa Negroni ; de petits sentiers fleuris courant à travers les arbres et grimpant sur les monticules ; au loin, la petite église de SanLucco.  
— A gauche, une des façades de la maison, avec une sorte de galerie couverte, trouée d'une porte et de plusieurs arcades en'acées dans leurs parties supérieures et sur les côtés de fleurs grimpantes. Cette galerie est praticable ; elle est précédée d'un escalier à plusieurs degrés ; elle conduit aux appartements. — Clair de lune.

### SCÈNE PREMIÈRE

FRIGOLINI, TROIS MÉDECINS.

(Les médecins causent entre eux, Frigolini arrive par la galerie.)

FRIGOLINI, à part.

La consultation dure encore... mauvais signe... (Aux médecins.)  
Ces messieurs n'ont besoin de rien ?...

PREMIER MÉDECIN.

Non.

FRIGOLINI, à part.

Pauvre mademoiselle Paula !...

(Il s'éloigne par les jardins.)

PREMIER MÉDECIN, aux autres.

Ce matin, c'était encore du délire ; mais dans une heure, mais demain, ce sera peut-être de la folie.

TROISIÈME MÉDECIN.

Le père est mort fou ?...

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

DEUXIÈME MÉDECIN.

L'emploi de l'opium aurait déterminé une réaction, j'en suis certain.

PREMIER MÉDECIN.

J'y trouve des inconvénients.

DEUXIÈME MÉDECIN, s'animant.

Cependant...

TROISIÈME MÉDECIN, le calmant.

Voyons, voyons !...

PREMIER MÉDECIN.

J'approuve le déplacement de la malade pourtant...

DEUXIÈME MÉDECIN.

C'est heureux !

PREMIER MÉDECIN.

Son éloignement de sa mère surtout. En supprimant la cause du mal, on supprimerait peut-être le mal lui-même. Le calme fera plus pour sa guérison que le plus habile praticien.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Vous ne dites pas cela pour moi, je suppose ?

PREMIER MÉDECIN.

Vous êtes une des lumières de la science.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Ta, ta, ta, des flatteries maintenant...

PREMIER MÉDECIN.

On pourrait confier la malade aux soins de madame de Lomellini, qu'en pensez-vous?... elle est douce, bonne, conciliante...

DEUXIÈME MÉDECIN.

Oui, le choix est bon...

PREMIER MÉDECIN.

Je me charge d'obtenir le consentement de Géméa.

(Il entre dans la maison. — Frigolini revient par les jardins.)

## SCÈNE II

LES DEUX MÉDECINS, FRIGOLINI.

DEUXIÈME MÉDECIN, à Frigolini.

Ma canne... mon chapeau !... (Offrant du tabac au troisième médecin.)  
En usez-vous ?...

TROISIÈME MÉDECIN, prisant.

Ah !... les vitraux de la petite église de San Lucco qui s'éclairaient...

DEUXIÈME MÉDECIN, regardant.

Comment, éclairés ?... (Mettant ses lunettes.) Vous avez de bons yeux !...

FRIGOLINI, apportant les objets demandés.

Docteur, voilà !

DEUXIÈME MÉDECIN.

Eh ! tout à l'heure !... (Au médecin en ôtant ses lunettes et en les essuyant.) C'est aujourd'hui fête... on éclaire, sans doute, pour la prière du soir.

FRIGOLINI.

Docteur !...

PREMIER MÉDECIN, il serre ses lunettes, puis brusquement.

Eh ! drôle, attends donc !... (Il arrache sa canne et son chapeau des mains de Frigolini, qui attend immobile et le nez en l'air.) Baye aux corneilles, maintenant !...

FRIGOLINI, à part.

Il est enragé !...

(Arrivent Bianca et Ottavio.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, BIANCA, OTTAVIO.

BIANCA, à Frigolini.

Voyez si nous pouvons être reçus.

FRIGOLINI

Oui, madame.

(Il entre dans la maison.)

DEUXIÈME MÉDECIN, à Bianca.

Nous nous entretenions de vous, madame.

(Ils remontent la scène en causant.)

OTTAVIO, au troisième médecin.

Comment va notre malade, docteur?

TROISIÈME MÉDECIN.

Ni bien ni mal.

(Ils remontent en se parlant bas.)

BIANCA, redescendant la scène.

Géméa n'y consentira jamais.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Il le faut, pourtant.

(Frigolini et le premier médecin reviennent.)

FRIGOLINI, à Bianca.

Madame supplie madame la duchesse de revenir.

BIANCA, au deuxième médecin.

Vous voyez?...

## SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, PREMIER MÉDECIN.

DEUXIÈME MÉDECIN, au premier.

Eh bien?

PREMIER MÉDECIN.

Elle refuse.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Elle réfléchira.

PREMIER MÉDECIN.

J'ai laissé auprès d'elle un certain capitaine nommé Rut-

chioni, qui a été admirable de dévouement jusqu'ici... il se charge de la convaincre... C'est le parrain de la jeune fille. (A Bianca.) Vous êtes un peu cause de tout ceci, convenez-en, madame?

BIANCA.

J'en suis assez punie, docteur, assez punie!...

(Elle pleure.)

OTTAVIO.

Ma pauvre Paula!... tu serais morte, je t'aurais suivie... Mais te voir, te parler, et n'être pas reconnu par toi... Mais te sentir là, et savoir ton âme ailleurs!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

(Rutchioni entre.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, RUTCHIONI.

PREMIER MÉDECIN, à Rutchioni.

Qu'avez-vous obtenu?

RUTCHIONI.

Rien.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Quelles raisons donne-t-elle?

RUTCHIONI.

Aucune.

BIANCA.

Et Paula?...

RUTCHIONI.

Elle?... Ah! la folie est une cruelle chose, madame!... elle regarde pleurer sa mère, et elle rit!... Oh! la pauvre enfant, je ne l'accuse pas... qu'elle rie ou pleure, c'est toujours à travers une désolation... Tout à l'heure, elle s'est habillée de blanc, comme une mariée... puis elle m'a pris la main : « Vite, me dit-elle, conduis-moi à l'autel, Ottavio m'attend!... »

OTTAVIO.

Hélas!...

RUTCHIONI.

Oui, pleurez, monsieur le comte, pleurez!... (A Bianca.) Puis, elle s'est brusquement penchée en avant en prêtant l'oreille : « Ah! mon âme s'est faite oiseau, dit-elle, comme elle chante bien!... » Puis, apercevant une lumière au fond du jardin « Non, elle s'est faite étoile... elle brille là-bas!... » Et la voilà partie comme une gazelle, en criant : « Mon âme qui s'en va, mon âme qui me fuit!... »

■

BIANCA.

Et Géméa?...

RUTCHIONI.

Elle a secoué tristement la tête et l'a suivie. Pauvre femme!... On dirait un fantôme attaché aux pas d'une ombre!... Ah! triste, triste!... La folie de l'une finira par gagner l'autre.

BIANCA.

Vous êtes sinistre, Rutchioni.

RUTCHIONI.

Ah! madame la duchesse, nous avons tous eu tort : Marthe d'avoir pris l'enfant, moi, de n'être prêté au baptême, vous, de l'avoir recueillie... Ça porte malheur de déranger ce que Dieu a fait.

BIANCA, serrant la main d'Ottavio.

Mon ami!

(Ils restent tous deux plongés dans leur douleur; on entend sonner les cloches de San Lucco.)

PREMIER MÉDECIN, regardant.

La voici!

(Paula arrive, attirée par le son des cloches; elle écoute et cherche à ressaisir ses souvenirs; Géméa la suit.)

## SCENE VI

LES PRÉCÉDENTS, GÉMÉA, PAULA.

PAULA.

Ah !... Ces voix du ciel !... elles flottent dans l'air et mon âme aussi !... Ah ! comme elle pleure l'âme de la pauvre Paula, comme elle pleure !... Pourquoi ?... (Portant sa main à son front.) Je souffre !... On me fait penser malgré moi !...

(Elle s'assied à droite et reste immobile, hébétée.)

GÉMÉA.

C'est bien fini !

PREMIER MÉDECIN, s'approchant.

Géméa...

GÉMÉA.

Non, laissez-moi ! laissez-moi !

PREMIER MÉDECIN.

Je dois vous le dire et vous le répéter, un miracle seul peut la sauver.

GÉMÉA.

Alors, emmenez-la... Dieu ne ferait pas un miracle pour moi !... Mais écoutez.. j'ai confiance en vous, docteur... je vous crois un homme de bien... mais, jurez-moi... oui, jurez-moi sur votre honneur, que la famille de Lomellini n'a pas dicté votre arrêt ?

LE PREMIER MÉDECIN.

Comment ! vous pourriez croire...

GÉMÉA.

Par pitié, docteur, jurez-le-moi ?...

LE PREMIER MÉDECIN.

Sur mon honneur et devant Dieu, je vous le jure !...

GÉMÉA.

C'est bien!... (Avec amertume.) Un miracle seul pourrait la sauver!... un miracle!... (Au médecin.) Faites approcher madame de Lomellini!... (A part.) Oh! cette femme!... enfin, n'en parlons plus!... (A Bianca.) Le docteur a dû vous dire...

BIANCA, lui prenant la main.

Oh! Pauvre martyr!

GÉMÉA, retirant sa main.

Non, ne me plaignez pas!

LE MÉDECIN, bas.

Géméa!..

GÉMÉA, se contenant, à Bianca.

Madame la duchesse, je vous la confie... en me séparant d'elle... Bah!... tout cela est inutile à dire!... Tenez, la voilà, emmenez-la, emmenez-la vite!

(Elle détourne la tête pour ne pas voir partir sa fille; Paula, qu'on emmène, s'arrête tout à coup; elle regarde Géméa qui pleure, le visage caché dans ses mains, elle va à elle, et, machinalement, lui passe le bras autour du cou et l'embrasse.)

PAULA, l'embrassant.

Cette pauvre femme qui pleure!...

GÉMÉA, la serrant dans ses bras.

Ma fille!... (Au médecin.) Elle m'a ôté mon courage, docteur!...

BIANCA, au médecin.

Laissons-la pleurer... les larmes viennent de Dieu, et nous donnent souvent la force de sacrifice que nous n'avons pas.

(Ils s'éloignent un instant; Paula se dégage lentement des bras de sa mère et remonte la scène en cueillant une fleur.)

## SCÈNE VII

GÉMÉA, PAULA.

GÉMÉA.

Parle-moi?.. — Je voudrais mourir, ma fille!... — Ma fille! Ma fille!...

PAULA, cherchant.

Ma fille?... Qui donc m'a appelée ainsi?... (Lui prenant la main.)  
Ta fille?... Mais pourquoi suis-je seule, puisque tu es ma mère?...

GÉMÉA.

Je suis maudite !...

PAULA.

Ma mère priait quand je souffrais... (Portant la main à sa tête.) Oh !  
je souffre bien... là, là... — Mais pourquoi ne pries-tu pas,  
puisque tu es ma mère?...

GÉMÉA.

J'ai prié, mais Dieu a été sourd à ma voix.

PAULA, la regardant.

Quand on prie, on n'est pas si grand... humilie-toi !...

GÉMÉA.

J'ai élevé dix-sept ans mes mains suppliantes vers le  
ciel !... Et tout à l'heure encore, je priais !... mais tu ne sais  
pas, on t'emmène... on t'arrache de nouveau de mes bras...  
Oh ! tu ne m'entends pas, mais j'ai besoin de te dire  
tout cela !... Oui, on nous sépare !... ta guérison serait impos-  
sible ici... tu verrais toujours en moi une juive... Dans mon  
silence, une protestation... tu t'agiterais... tu t'inquiéterais...  
et tu serais à jamais perdue !... Voilà ce que pensent ces hom-  
mes de science... et pourtant je t'aime bien, va !... Enfin,  
que veux-tu, ils ont arrangé cela ainsi !... Ah ! qu'ai-je donc  
fait pour souffrir ainsi, qu'ai-je donc fait ?.. (Revenant à Paula.)  
Pourquoi pleures-tu ?...

PAULA.

Je pleurais... (Riant.) Ah ! ah ! ah !... Oui, je pleure... (Riant.)  
Ah ! ah ! ah !...

GÉMÉA.

Ah ! notre malheur est éternel, et ton Dieu se taira comme  
le mien s'est tu !...

PAULA, regardant devant elle.

Tu ne le vois donc pas ?

GÉMÉA.

Donne-moi les yeux de la folie, je le verrai !...

PAULA.

Tu ne l'entends donc pas ?...

GÉMÉA.

Donne-moi le vertige de la démence, et je l'entendrai !...  
Ah ! je puis blasphémer, je ne troublerai pas ton âme !... Oui,  
Dieu des juifs, Dieu des chrétiens...

PAULA.

Il lève le glaive sur ma tête !...

GÉMÉA.

Dieu des juifs, Dieu des chrétiens...

PAULA.

Tais-toi !... si tu blasphèmes, il frappera !

GÉMÉA, avec stupeur.

Pourquoi mes paroles se glacent-elles sur mes lèvres ?...

PAULA.

Tiens, le Dieu sourit, ton sacrifice lui plaît !

GÉMÉA.

Son vertige me gagne !

PAULA, dans l'extase.

Ma pensée s'éveille !...

GÉMÉA.

Achève ! achève !...

PAULA.

Oh ! ce jour-là, je n'avais pas prié, et mon âme s'en est allée...

GÉMÉA.

Remonte plus avant dans le passé... Avec le passé ta raison  
reviendrait... Le docteur l'a dit... Oh ! cherche, ma fille, cher-  
che...

PAULA.

Mon âme est dans la prière...

GÉMÉA.

Tout enfant, on te chantait *le Noël des Pécheurs*, pour t'endormir... T'en souviens-tu?...

PAULA.

Mon âme est dans la pitié céleste!...

GÉMÉA.

Une femme était à tes côtés... tu as grandi auprès d'elle... Madame de Lomellini... elle t'aimait bien... elle a été une mère pour toi... T'en souviens-tu, t'en souviens-tu?...

PAULA, cherchant.

Attends!

GÉMÉA.

Alors, c'est le souvenir d'Ottavio qui te poursuit?... Veux-tu le voir?... Tout à l'heure il était là, à tes pieds!... Tu peux l'aimer, il est digne de toi!...

PAULA.

Attends, attends!

(En ce moment l'orgue de San Luoco se fait entendre; un chœur de jeunes filles chante la prière du soir; Paula écoute: d'abord avec étonnement, puis avec recueillement.)

PAULA.

La prière!... (Son visage s'éclaire d'une sorte de joie céleste.) Ah! je me souviens!... ma prière d'enfance!... oui, c'est bien elle!... C'est elle qui délie ma pensée et rafraîchit mon âme!... (Elle prie mentalement, puis tombant à genoux.) Dieu tout-puissant, vous avez eu pitié de moi!

BIANCA, à Géméa.

Heureuse mère, embrassez votre fille, un miracle vous l'a rendue!

GÉMÉA; à Paula, en lui posant la main sur la tête.

Prie encore!

PAULA, les mains jointes.

Mon Dieu! je n'ai que mon cœur pour vous comprendre. Vous n'êtes que bonté et amour. Ceux qui aiment sont vos